

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES
OFFERTE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
EN VERTU D'UN PROTOCOLE D'ENTENTE
AVEC L'UNIVERSITÉ DE TROIS-RIVIÈRES**

**par
JULIE POIRIER**

**LE PASSÉ SIMPLE
nouvelles**

mémoire de création

MARS 1996



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

RÉSUMÉ

La partie création de ce mémoire suggère au lecteur quatorze nouvelles et un conte, réunis en un recueil **LE PASSÉ SIMPLE**. Ces récits proposent de partager l'intimité de personnages qui prennent le temps de vivre leurs émotions, souvent provoquées par un objet du passé. Ainsi, Alice dans *Le passé simple* donne une vie nouvelle aux dentelles et chiffons qui la séduiront et la piégeront; les tatouages sont l'héritage du passé frivole de la vendeuse d'*Au palais du livre*; les raquettes représentent le temps qui passe avec les saisons et la jeunesse perdue sauf... pour ceux qui s'aiment dans *Le détrousseur détroussé*; *La caverne d'Ali Baba* fait cotoyer dans un capharnaüm, jeunesse et vieillesse, présent et passé et fait jouer un souvenir émotif pour créer une mise en abyme en incipit et explicit ... Tout en étant indépendants de propos, ces récits supposent une unité thématique: le couple, la vie sexuelle et familiale; le jeu du passé-présent, du temps qui s'écoule lentement, de l'attente; du leurre, de la feinte, du jeu.

La partie analyse cherchera à définir le genre littéraire de la nouvelle. Les réflexions théoriques seront illustrées par des analyses et extraits du recueil **LE PASSÉ SIMPLE**. Récit bref, art de la discontinuité, de l'instantané, du piège et de la mouvance, autant de définitions qui montreront les multiples facettes de ce genre aux définitions élastiques et multiples.

REMERCIEMENTS

Merci à mes personnages qui m'ont accompagnée dans cette démarche d'écriture:

Alice, Thérèse, Marlène et Marie;

madame Poitras, madame Beaupré, Paul-André et le barbier;

le relieur, Salomé, Sandra et la famille Paradis;

...

sans oublier monsieur et madame Desbiens de Saint-Pépin, P.Q.

Si vous les rencontrez un jour, par hasard, ne soyez pas surpris, souriez et dites-leur que j'attends de leurs nouvelles!

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
INTRODUCTION	1
LE PASSÉ SIMPLE	4
LE PASSÉ-SIMPLE	6
CONQUÊTE À LA PLAGE	15
DOUCE QUIÉTUDE	18
ÉTÉ 57	31
LA DAME AU CHAT	37
LES DÉS SONT PIPÉS	45
VOISINAGE	49
RABBOUNI	52
LA CAVERNE D'ALI BABA	56
SALOMÉ	77
RENDEZ-VOUS SPORTIF	83
LES DESSOUS CHICS	91
AU PALAIS DU LIVRE	96
«N'OUBLIE PAS TES DEVOIRS, CHÉRIE!»	102
LE DÉTROUSSEUR DÉTROUSSÉ	105
IL ÉTAIT UNE FOIS, LA NOUVELLE	113
INTRODUCTION	114
CHAPITRE I	
LA NOUVELLE EST UN RÉCIT BREF	117
CHAPITRE II	
LA NOUVELLE, C' EST COMMENCER ET FINIR SOUVENT ..	122
CHAPITRE III	
LA NOUVELLE EST UN ART DE L'INSTANTANÉ	125
CHAPITRE IV	
LA NOUVELLE JOUE DU PIÈGE	135
CHAPITRE V	
LA NOUVELLE EST UNE OEUVRE DYNAMIQUE	144
CONCLUSION	151
BIBLIOGRAPHIE	153

INTRODUCTION

Le goût d'écrire des nouvelles est fils de ma passion pour les collages, les assemblages de découpages variés. Depuis des lustres, je collectionne des lettres, des mots, des images pour fabriquer mes installations sur papier. Parfois, ma collection prend vie, les mots se mettent à chanter, les images à danser. Il faut alors, pour éviter qu'ils ne se perdent, leur dessiner un cadre. Le «dessein» est né et la nouvelle prend forme...

Chérissant les collages qui deviennent rapidement des unités concentrées, le besoin de ces mêmes contraintes de brièveté et de concision m'a fait choisir la forme littéraire de la nouvelle. Le ciselage des phrases et du style a remplacé le découpage des images et le collage. Ainsi donc prenait forme mon recueil de nouvelles...

Voilà des nouvelles! sont-elles exotiques? rares? recherchées? Nenni! Le recueil de nouvelles que voici est comparable à un bouquet de fleurs des champs. Jolies fleurs sans prétention qui séparées représentent une point de couleur dans un champ mais qui réunies en bouquet savent réjouir un coeur et l'émouvoir.

Visions personnelles du quotidien, ces nouvelles sont assemblées à l'aide du lien du passé auquel vient se greffer l'image féminine. Les femmes ont une relation

privilegiée avec le temps: elles le voient passer! J'ai voulu mettre en scène dans mes nouvelles, des femmes collectionnant les faits divers qui leur servent de points de repère. Ce sont donc les femmes qui viennent authentifier les petits moments de vie mis en scène dans ces nouvelles.

Écrire une nouvelle est un défi pour l'apprenti-scripteur, en écrire quinze est une aventure. Ainsi cette démarche d'écriture m'a-t-elle amenée à m'interroger sur les caractéristiques de ce genre. Qu'est-ce donc que la nouvelle littéraire? Une recherche définitionnelle fut menée qui me permit de reficeler à ma manière les nombreuses définitions offertes par les théoriciens, Godenne, Blin, Carpentier, Paratte... Cette partie joue donc d'une «iconographie-citationnelle» (!). Des citations viennent en effet remplacer les illustrations: elles sont en fait une prolongation des collages et découpages qui permettent la réflexion et l'inspiration. Elles apportent des renseignements supplémentaires; reposent l'oeil; font bifurquer la pensée du lecteur en jouant de la discontinuité du discours. Éparses dans le texte, les images-citations sont autant de points nodaux, de passerelles entre image et discours qui exhibent des lieux de mémoire. Ces illustrations font du texte analytique un espace dynamique et mouvant qui se construit et se déconstruit au rythme de la lecture, comme c'est le cas pour le recueil de nouvelles.

LE PASSÉ SIMPLE

nouvelles

...Pour lire un roman, il faut un long loisir et, dans notre vie, telle qu'elle est faite, esclave de besoins matériels, agitée par des intérêts, troublée par des passions, nous n'avons que de courtes heures de repos. C'est pour offrir un emploi facile à ces brefs moments d'inoccupation, où la fatigue s'emparerait de l'esprit, si une lecture agréable ne venait le distraire; c'est pour présenter aux lecteurs un de ces ouvrages qu'on prend avec plaisir, qu'on lit avec amusement, mais qu'on peut néanmoins interrompre aussi fréquemment que l'exigent des devoirs impérieux et de capricieuses volontés, que ce Recueil de Contes est publié.

*M.A. Hugo, préface au Conteur,
recueil de Contes de tous les temps et de tous les pays*

LE PASSÉ-SIMPLE enr.

(514) 722-3456

MODE FÉMININE PRÉ-PORTÉE

Achat et vente
Vêtements consignés

Ouvert à partir de 12h

**192, rue NOTRE-DAME EST
MONTREAL**

Alice avait toujours aimé parler chiffons. Les yeux fermés, elle pouvait, d'un simple froissement, déterminer le tissu employé dans la confection des vêtements qu'elle vendait. Elle affectionnait particulièrement la soie, sous toutes ses formes, le brocart et les dentelles.

Fréquentant les ventes de charité, bazars, comptoirs de linge usagé, elle avait l'oeil pour dénicher le jupon ancien, la dentelle délicate ou quelques accessoires surannés qu'elle offrait en vente à sa boutique.

Ces vêtements consignés avaient une histoire, une âme. Alice n'acceptait pas les tissus vulgaires, les effets communs, ceux que l'on croise sans les remarquer, ceux que l'on retrouve par centaines dans les grands magasins.

Le principe de consignation était simple. Le vêtement qui avait cessé de plaire à l'une était offert à l'autre à un prix juste et raisonnable. Ainsi, Alice entretenait-elle une relation privilégiée avec ses clientes. Sur une fiche, elle notait leurs goûts, mensurations, demandes spéciales, se plaisait à analyser leurs couleurs et les conseillait judicieusement sans jamais forcer la vente.

Un matin à l'ouverture, elle trouva devant la porte de sa boutique, un sac de plastique contenant du linge. Etonnée, elle fronça les sourcils. Alice se faisait un point d'honneur de connaître personnellement ses fournisseurs! De plus, comme elle achetait ou prenait en consignation, qui pouvait trouver intérêt à des dépôts anonymes?

Quelque peu insultée -le Passé-Simple n'étant quand même pas la Saint-Vincent de Paul- Alice entra et commença avec

réticence, du bout des doigts, à faire l'inventaire du sac.

Il y avait là, bien pliés en quatre, un lot de mouchoirs de fine baptiste, garnis de valenciennne ou brodés de soie aux couleurs tendres, tous aux initiales A.M.L. Alice, mise en appétit, plongea gloutonnement les mains vers d'autres découvertes.

Elle ne fut pas déçue! Ses mains riaient en sortant fébrilement des dentelles anglaises de tous formats et ses yeux en bavaient de plaisir. Le sac vide, les mains d'Alice, comme des plongeurs de fond, prirent le temps de décompresser avant de remonter à la surface.

Assise confortablement par terre, la jeune femme reprit chaque pièce une à une afin de les savourer à leur juste valeur. Quoiqu'un peu jaunies, les dentelles étaient en excellent état. Elle allait les faire tremper dans une lessive de son invention qui leur donnerait un air de fraîcheur; suivrait un repassage à la vapeur et le tour serait joué. Alice, en femme pratique se mit aussitôt à l'ouvrage dans son arrière-boutique. Vraiment, ce sac ne pouvait tomber en de

meilleures mains, songea-t-elle.

Comme elle ne s'attendait aucunement à recevoir d'autres cadeaux du genre, elle fut agréablement surprise, le lundi suivant, en découvrant un sac semblable au premier mais beaucoup plus gros. Il contenait des draps, taies d'oreillers, linges de table, tabliers, le tout brodé de roses ou de fleurs sauvages. Un vrai trousseau de mariée! Alice était ravie. Elle ne cherchait pas à savoir le qui ou le pourquoi de ces cadeaux, heureuse, simplement, de cet arrivage du ciel.

Mais lorsque le lundi suivant, elle buta contre un troisième sac, sa curiosité se réveilla. Se baissant, elle jeta un coup d'oeil aux alentours, laissant sa main droite farfouiller à l'aveuglette. Quelques secondes suffirent à sa main exercée pour reconnaître la soie tant aimée. Un instinct de propriétaire s'éveilla et elle se sauva à l'intérieur, le coeur battant à l'idée des trésors soyeux qu'elle allait découvrir.

Déposant son fardeau sur la table de l'arrière-boutique, elle prit le temps de se faire du thé. Un simple froissement

de soie avait fait surgir tant d'images qu'elle préférait s'en délecter préalablement.

Après quelques gorgées de thé, elle étala calmement sur la table le contenu du sac: deux grands foulards de soie aux couleurs éteintes, une, deux, trois, quatre robes! Quatre robes d'un modèle ancien aux tissus soyeux et froufrounants et, tout au fond du sac, faisant grise mine, quelques camisoles de coton.

Sérieuse, Alice but son thé en lissant de la main le taffetas d'une des robes. Quel avantage y avait-il à refuser les règles du jeu? Quelle était donc cette femme qui donnait son passé par petits morceaux? Lundi prochain, y aurait-il un autre épisode sur le pas de sa porte?

Alice avait toujours détesté les casse-têtes incomplets, les bandes annonces qui ouvraient la porte à toutes les conjectures. Intriguée et irritée, elle consacra plusieurs heures de la semaine, à interroger les vêtements et les voisins. Elle décida d'agir; lundi, elle arriverait tôt et participerait au feuilleton.

Hélas, deux lundis passèrent sans autre rebondissement et Alice reprit son horaire habituel. Mais, la troisième semaine, alors que l'histoire semblait close, un chauffeur de taxi, une valise à la main, fit tinter la clochette de la porte d'entrée.

- C'ben ici le Passé-Simple?

- Oui. Qu'est-ce que je peux faire pour vous? demanda Alice quelque peu étonnée.

- Ben, on m'a d'mandé de v'nir porter ça. Tenez. Le chauffeur déposa la valise et se retourna.

- Qui ça, on? demanda Alice en retenant l'homme par la manche.

- J'sais-tu moi? J'y ai pas d'mandé son nom.

Le chauffeur se dégagea brusquement et s'en alla en haussant les épaules.

Quel était ce nouveau mystère? La valise, sans doute, en dirait plus long. Elle prit le temps de la détailler. C'était une belle valise, comme on n'en fait plus, ou à des prix si exorbitants qu'il vaut mieux ne pas y penser. Le chiffre A.M.L. y était gravé en lettres dorées. La valise ne devait

pas avoir tellement voyagé car le cuir ne présentait aucune éraflure. Par contre, sur le devant, se trouvait une gommette d'un hôtel de New-York.

Intimidée, Alice caressa doucement le cuir. Elle avait la sensation de participer au dernier épisode d'un feuilleton. Elle ouvrit respectueusement la valise et trouva, enveloppés d'un papier de soie jauni et craquant, un chapeau à voilette de velours noir, des gants noirs, une robe de soie aux motifs sombres, une large ceinture noire en velours perlé et une paire de souliers assortis.

Un parfum léger, mais insinuant, de naphtaline rendait tout ce noir accablant comme une veillée funèbre. Alice sentit près d'elle une présence. Elle frissonna. La clochette de la porte d'entrée fit entendre un son voilé. Alice jeta autour d'elle un regard inquiet. Rien. Ramenant les yeux vers les vêtements, elle vit une enveloppe qui les tranchait comme une blessure.

«Pourtant, je suis sûre...» Alice secoua la tête. Non, elle n'était sûre de rien. Elle contempla la tache claire,

puis, désirant soudainement en finir, déchira l'enveloppe.

Sur un carton blanc, une main qui tremblait avait écrit:

«Venez me voir 1313, rue Panet, ce soir à 8 heures.

Je vous attends.»

A.M.L.

Alice soupira, soulagée. «Franchement, je ne sais pas ce qui m'a pris...». Elle se moquait maintenant joyeusement de s'être laissé influencer par ses sens. Bien sûr, elle irait remercier cette bonne dame et, on ne sait jamais, peut-être allait-elle hériter de quelques petits trésors anciens.

À 7 heures et demie, elle se rendit allègrement à son rendez-vous et fit même un petit détour pour acheter quelques fleurs, question de ne pas arriver les mains vides. Semblable à Perette elle cheminait, tout en jonglant avec d'hypothétiques dentelles.

Lorsqu'elle sonna au 1313, rue Panet, une voix chevrotante lui répondit: «Entrez, ce n'est pas barré. Je suis dans mon

lit, première chambre à droite.» A ces paroles, Alice ressentit une impression indéfinissable de déjà vu, de déjà vécu. Elle haussa les épaules et se dirigea vers la chambre, le sourire aux lèvres.

En ouvrant la porte, elle comprit. Emportée par son élan, elle fit quelques pas, tendit son bouquet à l'homme et dit :

«Grand-mère, comme vous avez de grands yeux!»



Il était une fois

**Le passé
au présent**

**Pourquoi le loup s'attaque-t-il
à la bergerie?**

CONQUÊTE À LA PLAGE

Il me fascinait. D'ailleurs, il nous fascinait toutes.

Comment aurait-il pu en être autrement? Isolé sur une natte de paille, il apparaissait comme un havre, un no man's land parmi les familles qui occupaient la plage comme on occupe une barricade. Seul de son espèce, il tranchait sur le lot des maris avachis, épuisés ou chefs scouts la bière à la main.

Les hommes l'avaient catalogué: "C't une maudite tapette" et de ce fait, l'ignoraient. Homosexuel ou pas, il nous intriguait, nous agaçait par sa présence étrange sur cette plage familiale. Corps d'athlète bronzé à point, il semblait tendre à croquer, comme la dinde de l'action de Grâce.

Une sourde compétition était née entre nous. Femmes désœuvrées, nous voulions chacune être la première à nous approprier le secret de l'inconnu. Celle qui réussirait serait la meilleure, la championne, la reine.

La petite femme au bikini fluo tenta en vain de récolter un regard en ramassant des coquillages avec des petits cris d'adolescente en crise. Un concours de châteaux de sable, des parties de pétanque, de badminton s'organisèrent en autant de tentatives de séduction. Le ballon, le fresbee semblaient prendre régulièrement la natte de paille comme cible. Les plus belles cuisses de la plage paradèrent devant l'inconnu en une chorégraphie bien étudiée. Les lunettes d'approche et les langues se faisaient aller...

Finalement, c'est la grosse femme rousse qui a eu le plus de chance: son dernier-né faillit se noyer.

Aux premiers cris de l'enfant, l'inconnu bondit, vola littéralement à son secours, le ramena à sa mère éplorée et regagna sa natte d'un pas tranquille.

Batman n'aurait pas fait mieux.

Debout, dans le silence qui avait succédé aux cris, nous fîmes place à la grosse femme rousse. Majestueuse, escortée de son bedonnant de mari chargé de bière, elle se dirigeait vers

l'inconnu pour des remerciements en règle.

La grosse femme jubilait. Tout à l'heure, sous prétexte bien sûr de prendre des nouvelles de l'ex-noyé (retourné se baigner dans l'indifférence générale), nous irions toutes, en humbles courtisanes, lui présenter nos hommages.

Je lançai un regard noir à mes enfants. Quels ingrats tout de même!

DOUCE QUIÉTUDE

Dans la cuisine familiale, Jean Limoges se comportait comme un vendeur esseulé. «Est-ce que je peux vous être utile? Avez-vous besoin d'aide?» demandait-il à tout moment à sa femme Louise et à sa soeur Madeleine.

La retraite de Jean ne datait que de quelques mois. Pourtant, depuis, il avait déjà repeint la maison, construit un patio, isolé le garage, remplacé les moustiquaires... Maintenant l'ouvrage lui manquait. Et le temps lui pesait.

Les deux femmes étaient habituées à vaquer ensemble aux soins de la maison, du jardin et du poulailler. La retraite de Jean, sa perpétuelle présence, ses mouvements vifs, les agaçaient et leur enlevaient le plaisir des conversations, des papotages ponctués de silence.

Jean ronflait sur le divan. Madeleine, que ce bruit importunait, était montée à sa chambre. Louise tricotait, seule. La présence de Madeleine lui manquait. Était-ce possible que

cette retraite tant attendue par Jean mît fin à la belle entente qui régnait entre elles? Madeleine, venue la relever lors de la naissance des jumeaux (23 ans déjà!), était demeurée avec eux. Elles s'étaient apprivoisées tranquillement. Et maintenant Louissette réalisait que cette amitié lui tenait à coeur.

Louissette sursauta. Les ronflements s'étaient amplifiés.

Elle observa sans indulgence son mari. Ses rugissements de fauve édenté ne l'attendrissaient guère. À bien y penser, Jean ressemblait au vieux coq de la basse-cour. Déplumé, ratatiné, rapetissé, il avait perdu les attraits qui autrefois l'avaient séduite. Aujourd'hui, elle trouvait même indécent le spectacle de son mari affalé sur le sofa. Elle soupira...

Il fallait réagir, afin de retrouver leur quiétude coutumière, procurer à Jean un passe-temps qui l'obligerait à passer la journée dehors. Elle allait en parler avec Madeleine; ensemble, elles trouveraient. Louissette se sentit apaisée et se mit à tricoter avec une ardeur nouvelle.

Madeleine approuva immédiatement ce projet et elles se

mirent en quête d'un loisir pour Jean. L'affaire était délicate; le passe-temps devait pouvoir se pratiquer hiver comme été et correspondre à ses goûts et intérêts.

Vint alors un temps de conciliabules, doux aux deux femmes. Comme des couventines, elles arboraient des mines de conspiratrices et, en fait, complotaient à voix basse. Parfois elle éclataient brusquement de rire devant Jean qui haussait alors les épaules d'un air exaspéré.

Toute bonne chose ayant une fin, après de multiples recherches, Madeleine et Louise fixèrent leur choix sur la pêche à la mouche... Il y avait à la ville voisine un club, "La Fine Mouche", qui offrait à ses membres des locaux de pratique, un atelier de fabrication de mouches, un bassin intérieur et un étang pour la belle saison. L'idéal quoi!

Afin que Jean fût convaincu du bien-fondé de leur choix, il fallait le laisser croire au hasard. Madeleine, alors, élaborait un plan parfait, digne de Mata-Hari! Ainsi, le pauvre Jean n'y vit que du feu et se retrouva au club "La Fine Mouche" pour une démonstration de lancer léger.

Il en revint enthousiaste, passionné, muni d'un abonnement à vie, sans se rendre compte que cette passion soudaine avait été couvée, soignée, alimentée, jusqu'à son éclosion prévue et planifiée.

Mais ce n'était pas tout. Cette passion naissante, il fallait la nourrir, l'entretenir, la raffermir. Aussi, Madeleine alla-t-elle chercher des livres à la bibliothèque et discutait avec Jean des lancers, du ferrage, des leurres... Louise lui acheta même une canne à moucher ainsi que le matériel nécessaire à la fabrication des appâts.

Et Jean prit l'habitude d'aller au club tous les après-midi.

Jamais les longues heures creuses de l'hiver ne furent plus appréciées par Louise et Madeleine. Leur quiétude n'avait-elle pas été gagnée à coups de stratégie? À petites gorgées, en buvant leur thé, en respirant l'arôme, les deux femmes savouraient leur intimité retrouvée.

Le printemps se pointa avec ses travaux saisonniers et,

surtout, avec une date plus importante que celle des semences: le moment de l'ouverture de la pêche. Jean attendait ce moment avec impatience. Il allait enfin faire ses preuves à la rivière voisine.

Le grand jour arriva. Très tôt, il partit en annonçant une pêche miraculeuse. Louissette et Madeleine, en le voyant partir, eurent l'image d'un vieux G.I. coiffé d'un nid d'oiseau exotique.

Or, Jean revint bredouille. Mais, encouragé par «ses» femmes, il y retourna le lendemain. Peine perdue, le poisson ne mordait pas. Au bout de la semaine, à part quelques barbotes, aucune prise intéressante. Jean persista. Pas question de lâcher. Pour surprendre le poisson, il varia ses leurres et ses horaires, pêchant tantôt le matin, parfois le midi et souvent en fin d'après-midi. Il partait à toute heure du jour pour une véritable guérilla, avec attaques surprises et armes inédites. Ancien cadet de l'armée, il retrouvait le plaisir des tactiques, des feintes, des fausses retraites.

Louissette et Madeleine se firent du mauvais sang. Jean

était certes occupé: quand il n'était pas à la rivière, il fabriquait des mouches dans son garage sans jamais prévenir personne... Aussi ne savaient-elles jamais précisément où il était!

Parfois, tricotant sur la galerie, elles bavardaient, imaginant Jean à la pêche. Or, il surgissait, tel un polichinelle hors de sa boîte, agité, nerveux, ne tenant plus en place. Il saccageait alors la cuisine, refusant toute aide, se faisait un sandwich, s'emplissait un thermos de café et disparaissait sans crier gare. Au souper, le couvert de Jean restait mis pendant des heures avant qu'il ne réapparût, sale, pressé et affamé.

Nerveuses, les deux femmes tressaillaient maintenant au moindre bruit.. Plus de quiétude pour elles puisque leur tranquillité pouvait à tout moment être interrompue par la brusque apparition de Jean.

Non, cela ne pouvait continuer ainsi.

D'après Louissette, si Jean se démenait de la sorte, c'est

qu'il ne ramenait aucune prise. Quelques truites par jour le contenteraient sûrement et il s'en tiendrait à un emploi du temps plus raisonnable.

Madeleine se souvint de ses lectures sur la pêche au lancer léger. Un des livres parlait de l'importance des leurres. Elle suggéra donc d'offrir à Jean quelques mouches de leur confection. Après tout, si elles avaient élevé dix enfants à la campagne, elles savaient bien des choses, y compris fabriquer ces oripeaux.

Avec dégoût, elles attrapèrent des mouches bleues, des maringouins, des guêpes, des "frappe à bord" et les tinrent captifs sous un bocal de verre afin de mieux les étudier. Louisette observait les insectes à l'aide d'une grosse loupe et Madeleine prenait des notes. Puis les deux entomologistes amateurs firent un portrait robot de l'appât idéal!

Les deux femmes installèrent minutieusement sur un hameçon une pièce de voilette pliée en deux, fixèrent un cylindre d'étoffe damassée d'or qu'elles garnirent d'une touffe de poils de martre puis ajoutèrent quelques perles multicolores. Leur

ouvrage terminé, Madeleine et Louise restèrent bouche bée. Sur la table se dressait une espèce de libellule préhistorique!

Devant ce résultat quelque peu monstrueux, Louise voulut recommencer, mais comme le lui fit judicieusement remarquer Madeleine, ces vestiges du temps perdu avaient su jadis attirer et intéresser les hommes, pourquoi ne tenteraient-ils pas des truites maintenant!

Le soir même, en catimini, Louise piqua la mouche affriolante sur la casquette de Jean en espérant que son pêcheur de mari y trouverait son agrément.

De fait, le lendemain, quand Jean découvrit la mouche féminine il sourit avec tendresse et l'accrocha à sa ligne.

Bizarrement, cette mouche fit un malheur chez les truites!

Les plus grosses, celles qui avaient dédaigné les leurres conventionnels, se précipitaient sur cet insecte énigmatique avec voracité. Jean, stupéfié, lançait sa ligne et décrochait les prises tel un automate.

La première prise l'avait fait sourire: «Louisette va être fière. Elle va dire que c'est un miracle de l'amour, là!» La deuxième truite lui fit perdre son sourire: «Tout de même! Tout de même!» À la troisième, le miracle ne l'impressionnait plus: "Maudit, ça parle au diable!" Au fur et à mesure que les truites se succédaient, Jean se renfrognait.

Après une douzaine de truites, il se ressaisit et, d'une main qu'il voulait ferme, décrocha la mouche miraculeuse.

Pendant plus d'une heure, il resta ainsi, abattu. À ses pieds, quelques truites étaient encore parcourues d'un dernier soubresaut; mais il n'y prenait garde. Il tournait et retournait machinalement le leurre entre ses mains. Puis soupirant: «Bon, bien, c'est assez jonglé. Je ferais mieux de ne pas faire attendre les femmes!» Jean rangea donc son attirail, ramassa ses prises d'un geste las et s'en alla d'un pas lourd.

En passant près d'une poubelle, il jeta les truites, ne gardant que la première, celle de la tendresse. Alors, il se redressa, se racla la gorge et s'en fut en marmonnant entre ses dents: «Demain, je vais essayer une mouche de mai ou bien... un

bug avec des poils de cerf. Ouais, elles ne m'auront pas comme ça. Je n'ai pas dit mon dernier mot.»

Les deux femmes préparaient le repas lorsque Jean déposa la truite entre les carottes et les pommes de terre qu'on s'apprêtait à peler. Silencieuses, le geste suspendu, elles attendaient un remerciement, une anecdote, un récit. Mais il demeurait muet près de la table. Gentiment, elles s'extasièrent devant la jolie prise et Louissette suggéra à son mari qu'une petite sieste avant le repas lui ferait du bien. Jean hocha la tête et monta à sa chambre en silence.

Madeleine qui avait commencé à nettoyer le poisson parla la première:

- Il est orgueilleux, il ne dira rien. Mais c'est grâce à notre mouche si....
- Il a l'air fâché.
- Mais non, ne t'en fais pas, la pêche l'a fatigué, c'est tout! Il va se reposer et y retournera demain. Alors, on la fait cuire au beurre, cette truite.

Malgré les dires de sa belle-soeur, Louissette n'était pas

rassurée. Mais le repas très réussi la tranquillisa: avec un petit vin blanc, la truite, rôtie et servie avec une sauce aux amandes, était délicieuse. Jean, passant sous silence sa pêche miraculeuse et l'abattement qui s'en était suivi, avait raconté avec brio la découverte de leur cadeau à sa casquette, son attendrissement et sa surprise lorsqu'une truite de bonne taille y avait mordu. «C'est gentil de m'avoir fabriqué une mascotte; elle servira de modèle pour mes prochaines créations, conclut-il en se dirigeant vers son atelier.»

Il y passa toute la soirée et une partie de la nuit. Oeuvre d'art, son appât, un insecte aux ailes diaphanes, avait la taille fine et le corps parfait des mannequins. À ses côtés, telle une horrible caricature, la mouche-mascotte semblait un épouvantail. Satisfait, Jean se coucha et s'endormit, le sourire aux lèvres, en comptant les truites qui sautaient sur sa ligne.

Au déjeuner, il débordait d'enthousiasme. Tout en expliquant l'ABC de la fabrication scientifique d'une mouche, il fanfaronnait comme un Beauceron. Consultait ses livres de recettes, Madeleine parlait des pâtés et conserves qu'elle

confectionnerait. Louissette, bien que paraissant partager la fébrilité générale, songeait à la déception du pêcheur si ...

A la fin de l'après-midi, Jean revint, le panier plein de truites magnifiques. Louissette, un peu confuse d'avoir douté de lui, l'embrassa de bon coeur. Et les deux femmes s'apprêtèrent à fabriquer de délicieux feuilletés. Après avoir tourné en rond quelques minutes dans la cuisine, Jean vint se bercer sur la galerie en se remémorant sa pêche.

La preuve était faite. Son appât si habilement confectionné ne valait rien! Les truites avaient refusé de mordre. Il avait pourtant essayé les lancers les plus complexes. Rien à faire! En désespoir de cause, il avait, d'un geste boudeur, accroché à sa ligne la mouche-mascotte féminine. Les truites, invisibles auparavant, s'étaient bousculées pour happer l'horrible chose.

Était-ce le mouvement régulier de la chaise berçante ou le résultat de ses cogitations? Jean se sentait détendu et léger. Il entendait Louissette et Madeleine dans la cuisine et savait

que, demain, il retournerait à la pêche. Mais il s'inclinait, rendait les armes, déclarait la fin des hostilités. Les femmes avaient gagné. Elles pourraient désormais caqueter en paix à la maison, le vieux coq arrêta d'ergoter et saurait savourer la douce quiétude du pêcheur.

ÉTÉ 57

Saint-Ferréol, août 57.

Chaque journée était torride et étouffante. Souvent, vers la fin de l'après-midi, les nuages, telles des mamelles gonflées, libéraient une pluie chaude et nourrissante que la terre buvait gloutonnement. C'était une satisfaction pour tous que de sentir l'atmosphère s'alléger après la touffeur des heures précédentes. La famille Paradis prenait alors le frais sur la galerie en écoutant l'oncle Elzéar raconter la vie aux États.

Arrivé depuis quelques jours, Elzéar Lafontaine appréciait cette heure où il était roi parmi les siens. Il n'avait rien perdu de sa verve de commis voyageur malgré son emploi de cuisinier dans un Steak House à Jackson City. Aussi les anecdotes truculentes et poivrées se pressaient-elles à ses lèvres.

Cependant, des ombres ternissaient le tableau bucolique de

ces fins de journées campagnardes; elles empêchaient Elzéar de jouir pleinement de son pouvoir. Parfois, l'attention qui soutenait ses auditeurs se relâchait, s'étiolait jusqu'à ne tenir qu'à un fil et se rompait brusquement. Funambule sans filet, sans parachute, Elzéar tombait des nues. Et lorsque lui revenait son auditoire, il avait peine à retrouver son équilibre.

L'ombre insidieuse, telle une brume légère, descendait sur la famille Paradis dès qu'un nuage de poussière se dessinait sur la route. Puis l'ombre prenait corps, place et poids, lorsque passaient en voiture des bandes de jeunes gens, piaillant et caquetant. Sur la galerie, les regards se tendaient, les phrases s'étiraient, les mots ralentissaient jusqu'à tomber, comme s'ils étaient aspirés dans le sillage poussiéreux des automobiles.

Lorsque le nuage s'éclipsait, les regards revenaient à la réalité, accompagnés parfois d'un soupir qui suffisait à chasser les quelques vapeurs de silence qui pouvaient subsister ça et là.

En beau parleur, Elzéar ne pouvait tolérer longtemps de marcher sur la corde raide. Chaque soirée mettait en péril son équilibre. Il décida donc de se confier à sa soeur Marie-Ange.

Le lendemain, entre deux framboisiers, le frère et la soeur discutèrent de cet épineux problème. Marie-Ange raconta les faits: au début de l'été, des jeunes gens de Québec venaient se baigner aux Sept-Chutes de la rivière Sainte-Anne, fief des habitants de Saint-Ferréol. Des chicanes, des affrontements, des batailles avaient eu lieu. Les petits Simard et le fils d'Ovide Tremblay avaient flanqué une volée aux gars de la ville. Ceux de la ville avaient porté plainte et les petits gars de Saint-Ferréol avaient écopé de deux mois de prison. Depuis ce temps, les «jars» de Québec faisaient la loi. Pour éviter le pire, le bon curé Chouinard avait suggéré de prier en famille et de laisser à Dieu le soin de rendre justice, au lieu de tenter le diable aux Sept-Chutes.

L'on avait suivi son conseil. Mais chacun ressentait comme un affront le fait de voir passer, sans réagir, les jeunes de Québec. Dans la famille Paradis, les filles en souffraient doublement. En effet, avant la bataille, chaque soir, la bande

du rang Double, en vieux camion brinquebalant, passait les prendre et, joyeusement entassés dans le camion de ferme, ils se rendaient se rafraîchir à la rivière.

Elzéar continua de remplir son casseau en silence. Mais il avait pris une décision. Il irait avec Rosaire et ses grandes filles aux Sept-Chutes le soir même et réglerait la situation. Après tout, il y avait de la place pour tout le monde. Suffisait de s'entendre!

Rosaire se fit un peu tirer le chignon; mais Elzéar avait l'air si sûr de lui. Puis des belles filles comme les siennes, ça faisait pas de chicane comme les gros bras des Simard. Marie-Ange pleura un peu, pensa au curé Chouinard et déclara: «Je vais réciter le chapelet avec les petits pendant que vous allez être partis. Comme ça, y vous arrivera rien!»

Excitées, les soeurs Paradis ne tenaient plus en place. Elles avaient hâte de se plonger dans l'eau fraîche. Pourtant, elles se sentaient un peu effrayées d'avoir à affronter les regards et les remarques des jeunes de Québec. Leurs joues en mûrissaient à l'avance en écoutant distraitement leur mère don-

ner ses recommandations: «Vous autres, les hommes, souvenez-vous que ça prend deux chiens pour se battre. Et vous, les filles, allez pas vous mêler de ce qui vous r'garde pas, pis surtout faites attention aux remous.»

Dans l'auto, les soeurs Paradis, soudain sérieuses, se taisaient. L'oncle Elzéar essaya bien de dérider l'atmosphère avec quelques blagues sur les États, mais il dut se résigner à mâchonner son cigare en silence jusqu'à la rivière. Il stationna son automobile près des deux autres. En file indienne, le petit groupe emprunta le sentier qui descendait en serpentant vers la rivière. Les chutes grondaient sourdement.

Après le dernier détour, le vacarme devint assourdissant. Tous s'arrêtèrent sur le promontoire. À cet endroit, les chutes apparaissaient dans toute leur splendeur. L'eau sautait de rocher en rocher, formant des cascades puis, après un dernier tourbillon, se calmait dans un bassin entouré de pierres plates. D'en haut, on pouvait voir une dizaine de jeunes gens s'agiter et gesticuler curieusement. À leurs pieds, sur la pierre, deux d'entre eux, immobiles, semblaient dormir...

Rosaire regarda Elzéar d'un air entendu: «Les remous, ils ne se sont pas méfiés...». Alors que les jeunes filles se signaient en songeant à la justice de Dieu, Rosaire lui répondit, sans lâcher son cigare: «Je savais bien que la rivière serait de notre bord!»

...

Marie-Ange Paradis se releva en voyant arriver son monde. «J'ai pas arrêté de prier pour vous autres.»

Rosaire ôta son chapeau, soupira et dit: «Serre pas ton chapelet, sa mère. On va n'avoir besoin.»

À genoux, Elzéar se recueillit avant la prière aux morts: «Merci mon Dieu, astheur on va pouvoir veiller tranquille. Amen».

LA DAME AU CHAT

Thérèse coiffait le chapeau de Sainte-Catherine depuis plus de quarante ans maintenant. Préoccupée par sa carrière et ses travaux de recherche, indépendante, elle n'avait su trouver dans son agenda surchargé, aucune place pour un mari et des enfants.

Plus jeune, lorsque le besoin de mater la prenait, elle empruntait un neveu ou une nièce, le temps d'une balade, d'une excursion, d'un petit voyage, et cela lui suffisait.

Ces mêmes neveux et nièces, aujourd'hui, passaient parfois la voir en coup de vent, pour soumettre à son oeil critique leurs derniers écrits, lui faire garder pendant quelques heures un rejeton de la deuxième souche ou simplement passer commande d'un tricot au dessin complexe.

Dans son fauteuil près de la fenêtre, en suivant les actualités à la radio, Thérèse tricotait et se tenait au

courant des parutions tant littéraires que cinématographiques.

Elle sortait peu, ses jambes ne voulant plus porter le poids de son corps. «Une vraie pâtisserie rassie, voilà ce que je suis devenue.» se plaisait-elle à dire à ses jeunes visiteurs car elle adorait les gâteaux. «Et bientôt il n'y aura plus un chat pour me rendre visite» ajoutait-elle pour le plaisir d'entendre leurs protestations.

Ainsi passait le temps; le Jacquard de Julie, le roman de Vincent, le bébé de Louise constituaient dorénavant ses références temporelles.

Mais depuis quelques semaines , un personnage nouveau était entré dans sa vie. Un jour, bondissant de l'arbre voisin, un chat noir, la gueule encore pleine de plumes, s'était assoupi sur la galerie pour digérer sa proie. Il prit l'habitude de s'y reposer quelques heures chaque jour. La tricoteuse, derrière la fenêtre, trouvait beau ce matou sauvage, qu'elle avait baptisé «Léo». Elle ne se lassait pas de l'observer et appréciait ce visiteur qui ne lui demandait rien.

Deux ou trois fois, elle lui avait offert de la nourriture. Le chat, dédaigneux de cette preuve d'amitié, n'y avait pas touché, comme s'il refusait de se laisser acheter.

Elle aurait voulu lui raconter l'histoire du Petit Prince et du renard, lui faire comprendre ce que signifiait apprivoiser, mais le matou, indépendant, l'ignorait, bien qu'il lui lançât parfois une oeillade complice en se passant la patte derrière l'oreille.

Un matin, alors qu'elle s'installait à son fauteuil, elle vit, sur la galerie, le chat noir gisant dans une flaque de sang. Affolée, jetant son ouvrage, elle se dépêcha d'ouvrir le verrou et de secourir la pauvre bête. «Minou, minou que t'est-il arrivé?»

Miaulant plaintivement, le chat se laissa porter sur le fauteuil parmi les lainages. Pauvre mine! L'oreille arrachée, le corps gluant de sang, il laissait pendre sa patte de derrière d'une drôle de façon.

Fébrilement, Thérèse chercha le numéro d'un vétérinaire.

À cause de l'heure matinale elle se heurta tout d'abord à un refus. «Une urgence, c'est une urgence! C'est écrit là, téléphone d'urgence. --Comment ça, c'est pas une vache? Je le sais bien que c'est pas une vache!. Faites quelque chose, il se meurt! ...»

Le vétérinaire finit par entendre raison et Thérèse après avoir enveloppé le blessé dans une serviette éponge se rendit en taxi à la clinique.

Après un coup d'oeil sommaire, le vétérinaire suggéra l'euthanasie. Il possédait un choix de chats aussi beaux, jeunes et en santé, qu'elle pourrait élever à sa guise. Devant le refus de sa cliente, il demanda à garder le chat pour un examen approfondi. «Nul besoin de rester, dit-il, je vous téléphonerai.» Thérèse, répliqua qu'elle préférerait attendre, elle ne laisserait pas son «Léo» comme ça, sans savoir ce qu'il en était. Elle s'assit sur le bord d'une chaise, se releva, marcha de long en large, semblable aux nouveaux papas des films américains. Ses mains inoccupées se joignirent machinalement et ses lèvres esquissèrent une prière.

Enfin la porte de la salle de soins s'ouvrit. Le vétérinaire, le sarrau plein de sang, lui montra le chat reposant sur la table. «Je lui ai donné un calmant. Votre chat est mal en point, j'ai cousu son oreille mais pour sa patte, l'amputation est inévitable.»

Thérèse ne dit mot. Elle réfléchissait. «Docteur, pensez-vous qu'un chat à trois pattes peut encore vivre une belle vie de chat?» Le vétérinaire prit le temps de mettre de l'ordre dans la pièce. Puis la regarda. «Oui mais il faudra être très patiente car il peut souffrir de dépression. L'adaptation à sa nouvelle situation peut être longue ou courte, tout dépendant de l'individu. Un jour, votre chat oubliera même qu'il a déjà eu quatre pattes!»...

Lorsque le chat sortit de la clinique, Thérèse avait la situation bien en main. Dans son appartement, une litière et un panier attendaient «Léo» et elle lui fit les honneurs de la maison en le tenant contre sa forte poitrine. Elle était décidée à combattre la déprime probable du matou en lui offrant attention, confort et caresses. Elle le déposa par terre, tout en continuant de lui parler doucement pour l'ama-

douer mais «Léo» en clopinant courut se réfugier sous la bibliothèque.

À quatre pattes, Thérèse l'appela mais le chat lui tournait le dos. «Il a honte de ses trois pattes, pensa-t-elle, lui qui était si beau, il faut lui laisser le temps.» Alors, en soupirant, elle se redressa avec peine et reprit son tricot tout en surveillant la boule sombre tapie contre le mur.

Quelques semaines plus tard, le chat avait pris possession de son nouveau territoire. Le bas de la bibliothèque demeurait cependant son refuge lorsqu'un élément extérieur le perturbait.

Les neveux et nièces de Thérèse avaient suivi avec intérêt l'intégration du chat dans l'univers clos de leur tante. Avec gentillesse ils s'enquéraient du matou à trois pattes avant de discuter de leurs problèmes personnels. «Léo», devenu un chat de maison, un fétiche, mieux encore un manitou, alimentait les conversations, meublait la solitude de Thérèse.

Jamais celle-ci n'avait eu l'idée qu'un jour un animal la

possèderait d'une telle façon. Quelques fois, conversant avec le chat, elle s'arrêtait au milieu d'une phrase, se sentant gâteuse, imbécile. Elle ouvrait alors la radio et se concentrait sur l'émission en cours. Qu'est-ce qui lui arrivait? Vaguement coupable, elle s'interrogeait sur sa santé mentale. Avec un doctorat en littérature, comment pouvait-elle se laisser aller ainsi à converser avec un chat!

Mais ces interrogations ne duraient guère. Thérèse, en fait, s'aperçut que la présence de «Léo», lui tenait lieu d'exutoire. Elle lui racontait des anecdotes de sa vie passée et il ronronnait. Elle rabâchait ses défaites et il ronronnait toujours. Après des séances de ce genre, Thérèse se sentait plus légère, en paix avec elle-même.

Elle se mit donc à s'intéresser à la zoothérapie, plus efficace que la tricothérapie constatait-elle ironiquement. Pour en savoir plus long, elle assista à des conférences, des sessions d'études et amorça, à 68 ans, une troisième carrière.

Bien sûr, Thérèse n'avait plus de temps pour les tricots, mais «Léo» avait pris sa place près de la radio. Gras et

bouffi, il écoutait sans se lasser, en ronronnant, les créations littéraires, anecdotes et problèmes des neveux et nièces qui n'avaient point changé leurs habitudes.



LES DÉS SONT PIPÉS

Mercredi après-midi, trois heures trente-trois. Chez Brothers and Brothers, les caissières, identiques dans leur costume à rayures, poinçonnent, pèsent et sourient en cadence.

C'est l'heure chaude, balais, brosses, choux, bijoux, joujoux se succèdent sur le tapis, rouli-roulant jusqu'au sac qui les attend.

Caisse numéro 3, Marlène Dévot, 33 ans, ferme sa caisse, salue ses compagnes et s'éloigne à petits pas pressés de sa machine à additionner.

La caissière numéro 3 se reflète maintenant dans l'immense vitrine de Brothers and Brothers. Puis l'image rayée glisse sur le boulevard et est happée par la circulation.

Au même moment, Madame Irma, voyante extra lucide, range son tricot, prépare du thé, ajuste châle, bagues et anneaux d'or et soupire, enfin prête. Marlène vient la consulter

chaque mercredi de 5 à 7, pour le grand jeu, toujours l'avenir: cartes et feuilles de thé.

Madame Irma n'a pas besoin de faire passer une batterie de tests pour jouer le rôle de conseiller matrimonial ou d'orienteur. Outre les cartes, elle lit dans les lignes de la main, les boules de cristal et même, en saison, dans les huîtres et le melon.

On vient la consulter de loin, de Londres même. Auxiliaire de la police à plusieurs reprises, Madame Irma a fait la manchette des journaux, l'an dernier, pour avoir retrouvé les deux enfants du juge Thériault.

Depuis leur première rencontre, Marlène tenait à jour dans un carnet les prédictions de la voyante: succès, peine d'amour, accidents, rencontres, voyages ou, plus prosaïquement, maux de dents, perte d'argent ou de poids, toutes se réalisaient infailliblement.

Les consultations se déroulaient selon un rituel minutieusement établi et respecté. À cinq heures tapant, Marlène

entrait sans frapper et pénétrait silencieusement dans l'ancre obscur de la clairvoyante. Seul signe de vie dans la pièce tapissée de tentures sombres, une tasse de thé, d'un blanc immaculé, s'offrait en sacrifice. Marlène s'inclinait devant la voyante et, religieusement, buvait à petites gorgées timides le thé qui modelait son destin. La voyante, véritable statue de pierre, ne s'animait qu'après la mise à mort pour lire dans les entrailles végétales.

Depuis trois semaines toutefois, l'augure se voyait opposer une constante résistance. Thé, cartes et boule de cristal demeuraient muets! Aujourd'hui, Marlène, nerveuse, boit son thé dans l'angoisse de la page blanche impossible à remplir.

Interrogeant la voyante du regard, elle la voit grave et sombre délaissé la tasse sourde, brasser le tarot avec un minimum de mouvements et étaler le grand jeu dans un silence épais.

Ce silence comprime la tête de Marlène, lui embrouille les sens. Les cartes tombent en frappant son oreille d'autant de

verdicts muets. Rien n'est dit, mais tout est bruit.

Marlène, attentive aux cartes qui fixent le néant de son destin, ne remarque pas la disparition de la voyante.

Le temps passe, immobile.

Lentement, Marlène se lève et retourne chez elle. Lorsqu'elle passe le seuil de son logement, tel un bateau ivre, elle tangue et chavire puis échoue sur son lit pour ne plus se relever. Les cartes ne lui ont rien révélé, il ne lui reste plus qu'à mourir et c'est ce qu'elle fait doucement à l'aide de médicaments puissants.

Plus tard, une main aux multiples bracelets refermera soigneusement la porte du logement et tracera sur le corps de Marlène quelques mystérieux signes cabalistiques; puis se redressant, agitera fièrement le billet gagnant de la loterie du lendemain. C'était écrit dans les cartes et madame Irma ne se trompe jamais!

L'avenir impossible



VOISINAGE

Désireux d'être au diapason de la vie moderne, le couple Coupal s'était acheté un condo dans un complexe du centre-ville. C'est ainsi que leur garçon, Pierre, acquit la maison familiale pour un prix tout à fait raisonnable. Il en avait assez de la vie en logement, de l'incognito du centre-ville, des voisins bruyants, et aspirait à une vie rangée, tranquille.

Professeur, Pierre profitait de ses vacances scolaires pour redonner un air de jeunesse au cottage anglais qu'il venait d'acquérir. Boiseries, planchers, peintures s'étaient fanés et demandaient des soins particuliers.

Lors des nombreuses pauses syndicales qu'il s'octroyait, il s'asseyait dans l'escalier extérieur et faisait l'appel des voisins de son enfance.

Présent, le voisin de droite, M. Tremblay, jeune marié à l'époque, deux adolescents maintenant et deux lions aux yeux de verre. Un par enfant?

Disparu, M.Tessier, qui entretenait son carré de pelouse comme un vert de golf. M. Tessier allait lui manquer, il aurait aimé l'entendre sacrer comme autrefois contre les vidangeurs incapables de respecter les terrains.

Présente, à gauche, la famille Lessard. Des cinq enfants, il ne restait que le bébé, une jolie jeune femme à présent, dont Pierre ne se rappelait que les cris stridents.

Et Mademoiselle Poupart? Existait-elle encore? Pierre fut rassuré lors d'une pause menuiserie, car il reconnut en face, non pas les rideaux, mais leur frémissement de curiosité. Oui, oui, c'était bien lui, Pierrot, le fils aîné de la famille Coupal. Divorcé, pas d'enfants. Bien sûr Mademoiselle Poupart savait déjà tout cela. Elle n'épiait son installation que pour se mettre du neuf sous la dent. Pierre souriait en regardant la maison d'en face. Ce qu'elle avait pu lui en faire baver, la petite vieille, à l'époque des premières cigarettes et des premières blondes. Tapie derrière ses rideaux, elle voyait tout et ne se privait pas pour bavasser à sa mère. Sans rancune, Pierre salua les rideaux d'un geste large.

Les rénovations touchaient à leur fin. Pierre se créait des habitudes de vie de quartier. Un camelot déposait chaque matin le journal à sa porte et Pierre le lisait dehors en saluant les voisins matinaux. Le facteur apprivoisé lui parlait politique. Sans façon, en robe de chambre, Pierre alla même un matin, chez Mademoiselle Poupart emprunter un peu de lait pour son café.

Lentement il creusait son trou, faisait corps avec le voisinage et nul ne fut surpris, un matin vers la fin de l'été de l'entendre crier, succédant ainsi à M. Tessier:

«Maudits vidangeurs, y pourraient pas faire attention, ma pelouse c'est pas une dump!»

RABBOUNI

Debout devant la fenêtre, Marie rechercha, en face, la présence rassurante du chat. Vigie fidèle, il était à son poste derrière le rideau de tulle. Imposant, les paupières toujours à demi closes, le gros chat gris trônait sur un coussin doré. La première fois que Marie l'avait aperçu, elle l'avait d'abord pris pour une statuette, une quelconque divinité, plus près du Bouddha que du Sphinx. Aujourd'hui, il était tout: il était là.

Marie demeurait depuis peu à la ville et avait ramené de son patelin l'habitude de se recueillir en fixant l'horizon. Mais ici, au centre-ville, sa fenêtre ouvrait sur la rue, sur le logement d'en face. Heureusement qu'il y avait ce chat! Marie avait trouvé en lui un interlocuteur muet, un confident de ses angoisses existentielles.

En sautant du lit, inquiète, elle se précipitait à la fenêtre; seule la présence immuable du chat pouvait la rassurer et chasser le voile trouble de la nuit.

Cette première rencontre de la journée n'était jamais longue. Un simple regard suffisait à rassurer Marie qui vaquait ensuite à ses occupations ménagères. De la cuisine, en préparant le café, elle parlait parfois au chat et lui racontait ses rêves, ses préoccupations. Pour Marie, l'omniprésence du chat ne faisait maintenant aucun doute!

Cette idée qui s'était imposée au cours des mois, datait de cette soirée où rentrant aux petites heures, considérablement éméchée, Marie avait croisé le regard, luisant et immobile du chat, vigile dans la nuit. Ce rayon vert, l'avait fait frissonner.

En se levant cette journée-là, elle avait pris bien soin de se tenir loin de la fenêtre mais avait senti se poser sur elle un oeil inquisiteur et avait entendu une voix qui l'appelait: «Où es-tu?» Marie, nue, s'était cachée de ses mains. «Pourquoi te caches-tu de moi?» Marie savait que c'était lui, le chat, qui l'appelait. La tête lourde, elle était allée se réfugier sous ses couvertures, mais toujours le regard la poursuivait.

Depuis ce temps, Marie avait appris à interpréter les rares regards que le chat daignait lui prodiguer. Elle savait comment lui plaire et se faire pardonner, le cas échéant, et le voyait maintenant comme un phare, une bouée, un refuge pour la solitude des petits matins; une présence amie dans cette ville qui la faisait souffrir; un point de repère fixe dans ce monde qui filait à toute allure. Marie régla donc son existence sur les avis du chat, devenu Rabbouni ... le Maître!

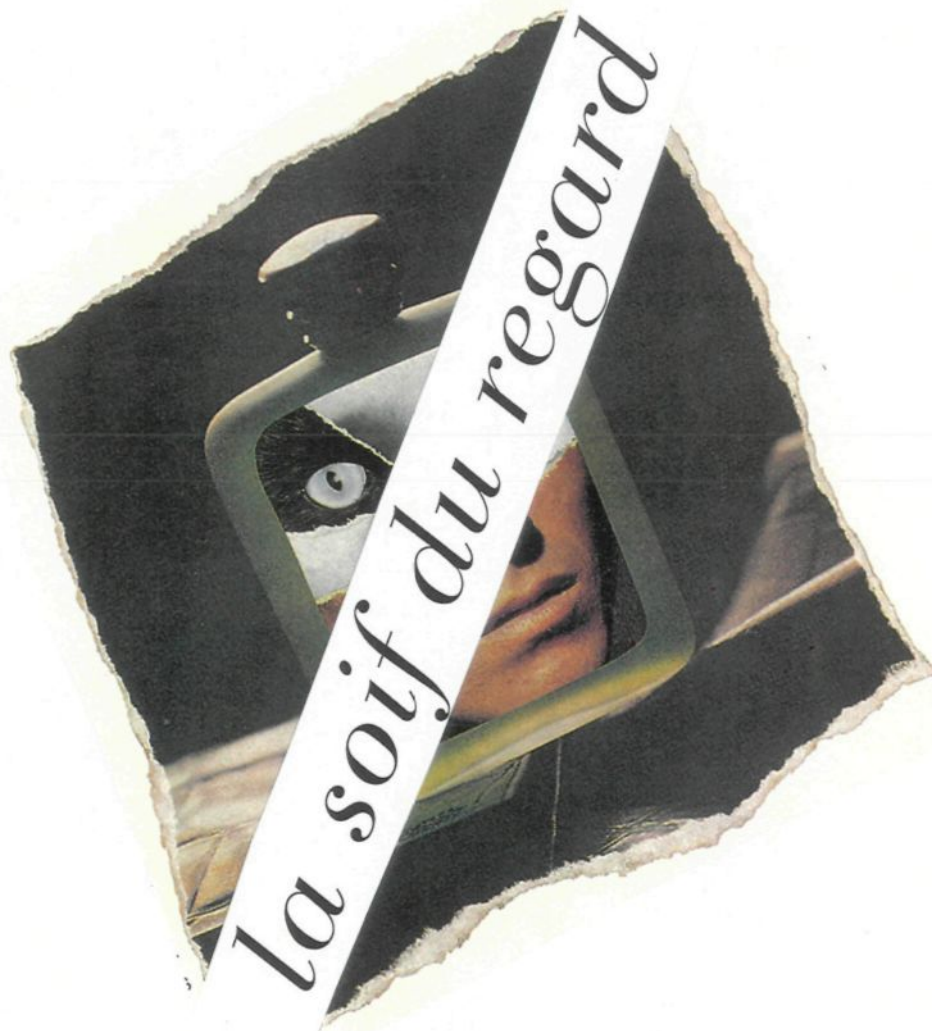
Or, un matin d'avril, il n'y eut plus rien... Derrière le rideau, il y avait bien le coussin, mais de chat, point. Marie attendit un signe, un message, un retour. Rien.

Laissée à elle-même, Marie ne pouvait plus fonctionner; elle tournait en rond, hésitant avant de poser un geste simple, incapable de la moindre décision, et allait vingt fois à la fenêtre pour constater l'irréparable.

Trois jours après la disparition du chat, Marie retourna dans son village comme pour répondre à un appel pressant, à une urgence. Les yeux brumeux, elle entra dans la maison familiale et se jeta aux pieds de son père qui l'attendait d'un air im-

passible, sa canne blanche à la main: «Femme, pourquoi pleures-tu? Que cherches-tu?»

Marie reconnut alors la voix de Rabbouni et sut qu'Il était revenu.



LA CAVERNE D'ALI BABA

Paul-André Dufour quitta sa Gaspésie natale après le décès de sa mère. Les années de farniente étaient terminées. Il ne profiterait plus de la générosité maternelle pour se lever tard et se faire servir en lisant le journal, pour dépenser l'argent péniblement économisé et si facilement payé d'un baiser sur la joue ridée. Il ne participerait plus aux virées avec les copains, aux saouleries dont il revenait puant et sale, la barbe longue et les vêtements déchirés. Même les engueulades de son père étaient terminées car celui-ci, dès le retour de l'enterrement s'était empressé, de montrer la porte au fils ingrat qui avait tant fait pleurer sa mère.

Ainsi, voulant mettre le plus de distance possible entre ses souvenirs et sa nouvelle vie, Paul-André se retrouva à Montréal avec son vieux Ford, son baluchon et quelques centaines de dollars en poche.

Il se loua une chambre dans un *Tourist room* du Centre-Sud

afin de réfléchir à sa situation. Couché sur le dos, les mains derrière la tête, ses yeux voyageant au gré des lézardes, il s'écoutait jongler.

- Des jobs, y en a pas plus que par chez nous. Pis, à part ça, ça sert à rien d'aller voir, je le sais ce qu'ils vont me répondre: «As-tu ton secondaire V ? Combien d'années d'expérience as-tu? On a tout notre monde. On garde ton dossier. Reviens nous voir plus tard.» Bye! Bye! Tu parles! Y me reverront pas. Ce qui me faudrait c'est une business à moi.

Paul-André se cala dans le creux du matelas et ferma les yeux.

- Une business à moi! Une petite affaire. Pas d'investissement, pas d'employés. Ouais... Pas un restaurant par exemple. Non, une shop de recyclage, c'est à la mode. Le vieux fer, baaa non... Des guidis, des meubles ça serait mieux, pis des frigidaires, le monde y savent pas réparer ça. Maman m'a toujours dit que j'avais le don... le don des pitons pis des ronrons ...

Paul-André s'endormit et rêva qu'il opérait des monstres ménagers, aidé par une jolie infirmière au costume affriolant.

Le lendemain, de bon matin, il engloutit sans pensées amères les oeufs et le bacon que lui avait servis une jeune serveuse désœuvrée, à laquelle il confia:

- Je cherche un local pour...euh pour un marché aux puces.
- As-tu quelque chose à vendre? lui demanda la serveuse en s'allumant une cigarette.
- Non! je veux ouvrir un magasin de meubles usagés.
- Y en a pas mal par icitte.
- À Montréal, tu veux dire?
- Sur la rue Ontario c'est plein; des brocanteurs, des antiquaires, pas des vrais, ceux-là c'est sur Notre-Dame, y a même la Saint-Vincent pis du vieux meuble.
- Ça marches-tu, leurs affaires?
- Ils ne se plaignent pas.

La serveuse servit un autre client puis revint se planter devant Paul-André qu'elle trouvait beau garçon.

- T'as pas l'accent de par icitte toé. D'où c'est que tu viens?

- De la Gaspésie.

- Je me disais ben aussi. Ben, si tu veux un local, t'as qu'à chercher dans les annonces.

Les yeux doux, elle lui tendit le journal en songeant malicieusement: «Il irait bien avec mon lit d'eau. Il ne doit pas avoir le mal de mer, lui!»

Paul-André ne s'était jamais intéressé aux annonces classées et prit quelques minutes pour trouver la rubrique adéquate. Puis il dut lire chaque annonce plusieurs fois à voix basse afin de réussir à déchiffrer le charabia des abréviations. Quand la serveuse passa, il lui demanda à brûle-pour-point:

- C'est-tu loin, Lachine?

La serveuse, d'abord surprise, reprit avec un sourire enjôleur. - Ahhh! Lachine! C'est à côté. T'as trouvé ce que tu voulais?

- Ça se pourrait.

Il se fit indiquer le meilleur chemin pour s'y rendre, paya et sortit sans se préoccuper de la serveuse qui regardait, incrédule, le dix cents laissé en pourboire.

Après quelques détours marqués par les pets sonores de son camion, Paul-André réussit à dénicher le magasin à louer. Coincé entre une échoppe de barbier et un magasin de coupons, il ne montrait que des vitrines grises de poussière et d'éclaboussures. Dans la porte, un écriteau «À LOUER» indiquait de s'adresser en haut pour visiter. Paul-André se colla le nez contre la vitrine: le comptoir des bonbons à la cent lui fit un clin d'oeil nostalgique, les étagères de bois courant sur les murs, les annonces de Coca-Cola et de chocolat lui embuèrent les yeux. La gorge nouée, il se revit enfant, la tête effleurant le comptoir, choisissant une friandise sous le regard désapprobateur des vieux clients. Il eut immédiatement le coup de coeur pour cette ancienne épicerie qui lui rappelait le magasin général de son enfance.

- Ça ne laverait pas mieux avec un torchon, mon gars?
- Quoi?

Le nez plissé et le museau sale, Paul-André se retourna vers la voix comme un chien surpris. À sa gauche, sous le bâton-fort blanc et rouge, emblème du barbier, un homme se tenait, les bras croisés, un sourire moqueur caché sous sa moustache grise.

Un petit rire de gorge descendit du ciel: - Ça laverait pas mieux avec un torchon! Georges... tu vas me faire mourir. Restez là, jeune homme, je descends.

Paul-André se recula en s'essuyant le visage du revers de la manche, mais ne vit qu'une fenêtre ouverte sur un coussin brodé. Une porte claqua et un chuintement régulier se fit entendre. «M'mannn...» murmura Paul-André qui reconnaissait le sifflement familier des «gougounes» de Phentex. Une vieille dame ratatinée dans une robe à fleurs apparut dans l'encadrement de la porte.

- C'est pour le magasin? C'est moi la propriétaire.

Elle s'appelait madame Poitras. Veuve depuis vingt ans, elle avait continué de tenir le magasin pendant quelques

années, mais la concurrence l'avait obligée à fermer. Elle louait le local mais à certaines conditions: interdiction de repeindre les murs d'une autre couleur que blanc cassé, défense de démolir les étagères et le comptoir de chêne et interdiction formelle d'utiliser la chambre froide, dont elle gardait la jouissance. Par contre, elle permettait l'aménagement de la réserve au fond du local et ne demandait qu'un prix de location modique.

Paul-André accepta les conditions et devint chineur, moins par goût que par paresse. Le premier jour de son installation, la curiosité étant plus forte que la parole donnée, il tenta d'ouvrir la chambre froide. Peine perdue! Ayant conclu à un bris mécanique, il s'était alors campé devant la porte et avait solennellement parié sur sa réussite:

«Si je réussis à ouvrir cette porte-là, ... je vais être capable de réparer n'importe quoi, sinon ... »

Le lendemain, sous le regard curieux du barbier, Paul-André inscrivit sur la vitrine en lettres noires quelque peu

dégoulinantes:

La caverne d'Ali Baba

achat et vente

Croisant les bras devant son oeuvre, il sourit et pensa, en jetant un regard en coin vers la boutique du coiffeur: «J'ai le nom puis la caverne et je connais quelqu'un qui va s'occuper des voleurs!»

Paul-André avait réparé son camion et allait chaque jour faire le tour des poubelles des quartiers chics. Ses découvertes prenaient place dans le magasin ou sur les tablettes de chêne. Bien vite, il eut ce qu'il fallait pour ouvrir boutique. Aux quelques clients qui se présentèrent, des jeunes en quête de mobilier ou des fouineurs espérant l'objet rare, il promettait plus beau et moins cher la semaine suivante et tenait parole ... selon les arrivages.

Tôt le matin, après sa tournée des vidanges, il lisait attentivement les chroniques nécrologiques et savait se présenter fort à propos chez les héritiers pour offrir ses

services de brocanteur contre argent sonnante. Cette façon de faire lui permettait d'acquérir quelques belles pièces mais aussi des lots de babioles et de vêtements qu'il soldait à des prix variables.

Tout le quartier l'avait adopté facilement et les passants s'arrêtaient pour voir la marchandise et jaser avec le jeune gaspésien. Vingt-cinq ans, la moustache rousse mais le cheveu blond, Paul-André était de tournure et de commerce agréables. Il savait jouer de la prunelle et de son accent des grèves, autant que de ses muscles saillants de mauvais garçon repent.

Sa propriétaire, madame Poitras, en était folle! Il lui parlait de sa mère et elle voyait en lui le fils tendre et aimant qu'elle n'avait jamais eu. Georges, le barbier pince-sans-rire, qui la courtisait depuis la mort de son mari, passait d'une boutique à l'autre entre ses rares clients. Il en profitait pour taquiner «le jeune», comme il l'appelait affectueusement, et pour sucer une pastille de menthe que Paul-André achetait pour «ses vieilles copines». Madame Poitras lui avait, en effet, présenté son «amie de coeur» et Paul-André leur confiait le magasin chaque avant-midi pendant quelques heures.

Vers neuf heures, madame Poitras arrivait à pas menus avec son cabas d'où sortait un quelconque ouvrage de tricot, et s'installait dans la chaise berçante près de la fournaise à l'huile. Madame Beaupré, son « amie de coeur », entrait sur ces entrefaites. Elle demeurait seule, quelques rues plus loin dans un deux pièces et demie. Boulotte au visage lisse, contrairement à madame Poitras qui était menue et ridée comme un lac un jour de grand-vent, elle portait allègrement ses quatre-vingt-cinq ans. Paul-André l'appelait gentiment tante Jeannette et gardait pour elle le fauteuil de velours vert qu'elle affectionnait.

Seules femmes dans la vie de Paul-André, elles le couvaient, lui mijotaient de bons petits plats, lui tricotaient des chaussettes et reprisaient son linge. Le barbier, un peu jaloux, ronchonnait intérieurement, mais comme il bénéficiait des douceurs de ces dames depuis des années, il ne pouvait que se taire.

Le jeune brocanteur ne manquait pas de conquêtes mais avait compris bien vite qu'il ne fallait pas confronter les générations féminines. Les vieilles dames se montraient

exclusives et parlaient avec irrévérence de ses amies: «Ta poudrée a téléphoné.» «Tu diras à ta poule qu'on n'est pas tes secrétaires ...» De plus, après quelques visites à *La caverne d'Ali Baba*, les quelques flammes qu'il osa présenter au jugement de ces dames, s'éteignaient rapidement ou disparaissaient mystérieusement. Soucieux de ménager l'amitié si précieuse de ses vieilles amies, il fit donc comme les commis-voyageurs, des visites à domicile.

Un matin que ses bonnes amies pépiaient toutes deux en attendant l'heure du thé, un client les fit sursauter en demandant d'une voix tranchante:

- P.A. y est pas?

- Paul-André? Non! Mais il ne devrait pas tarder, c'est son heure! répondit madame Poitras.

- J'vas l'attendre. dit l'homme. Puis, leur tournant le dos, il alla se camper derrière la porte et s'alluma une cigarette.

Les deux femmes l'examinèrent d'un air soupçonneux. Il ne

ressemblait pas aux clients bons enfants auprès desquels elles s'empressaient habituellement. Les cheveux longs coiffés d'une tuque de laine sale, le blouson de cuir clouté d'une tête de mort, le «jean» graisseux et les bottes de cow-boy ne leur indiquaient rien qui vaille. Elles échangèrent des mimiques qui en disaient long.

Sa cigarette terminée, l'homme pivota vers les femmes et les dévisagea sans vergogne pendant de longues minutes. Après un sifflement admiratif, il cracha en haussant les épaules :

«Touutt qu'un harem de vieilles peaux! P.A. doit pas s'en-nuyer!»

Errant dans le dédale de meubles et d'objets hétéroclites qui encombraient le magasin, il raclait les tuiles de ses talons et jetait à tout moment un regard en coin aux femmes qui n'osaient parler ni bouger. Il avait une manière brusque de prendre un article, de le soulever et de le lâcher en ricanant bêtement, qui les effrayait. Il prit un miroir et se dirigea vers les vieilles. «Vous connaissez l'histoire de Blanche-Neige? Moi, c'est ma préférée.» En arrivant près de madame

Beaupré, il lui écrasa violemment le miroir contre le nez. «Miroir, miroir dis-moi qui est la plus belle. C'est Blanche Neige qui est la plus belle! Vieille sorcière. Pas de danger que ce soit toi!»

Madame Beaupré étouffa un sanglot nerveux qui se changea en un spasme bruyant.

«Chiale pas, la vieille, tu vas avaler ton dentier! Ah! Ah! Ah! Ah! Ahhhhh! Il est cassé! Que c'est de valeur!»

Il piétina le miroir qu'il venait de jeter par terre et sortit en riant au moment où le barbier entra.

«Il ne manquait plus que le jars! Ah! Ah! Ah! ».

Son rire écorcha les oreilles du barbier, mais ce n'était rien à côté de l'accueil que madame Poitras lui réservait.

- Qu'est-ce que tu faisais?

- J'avais un client!

- Un client, mon oeil, tu dormais dans ta chaise!

- Mais qu'est-ce qui s'est passé?

- Qu'est-ce qui s'est passé! Monsieur dort pendant qu'on se fait agresser puis il demande ...

- Calme-toi Irma! C'était un voyou! Il nous a insultées. Il nous a traitées de vieilles peaux et de sorcières! dit madame Beaupré.

- Une chance que Paul-André était pas là. Il ne l'aurait pas laissé faire, lui, puis ça aurait fait du vilain, continua madame Poitras.

Le barbier se faisait tout petit devant la colère de son amie qui ramassait rageusement les éclats du miroir tandis que, dans son fauteuil vert, Madame Beaupré se mouchait et se poudrait.

Pour se faire pardonner, le barbier sortit un flasque de gin de sa poche et mit de l'eau à bouillir: «On va se faire une bonne ponce, hein les femmes! Vous allez voir que ça va vous remonter.»

- Puis Paul-André qui arrive pas, reniflait madame Beaupré.

- Il doit avoir ses raisons!
- On ne lui dira rien. Il n'a pas à savoir qu'un ... qu'un crotté le cherche.
- Tu as bien raison, faut pas l'énervé avec ça. Il va avoir peur pour nous autres.
- Tu as entendu? Il l'a appelé P.A.. C'est peut-être quelqu'un de par chez eux.
- En tout cas, il a l'air d'un drogué.
- S'il revient, ce gars-là, on se laissera pas intimider comme ça. On lui demandera ce qu'il veut. J'aurais dû y dire...

Avec le gin, les langues se déliaient, les femmes complices racontaient et embellissaient l'incident des remarques qu'elles n'avaient pas faites, des gestes qu'elles n'avaient pas posés et l'heure tournait sans qu'elles ne le remarquent.

Le barbier leur versa une nouvelle ponce et elles ressasèrent les événements en attendant Paul-André. Mais les amis durent se résoudre à fermer le magasin sans que celui-ci ait donné signe de vie. Monsieur Georges s'étant offert comme veilleur de nuit, entra dans sa boutique de barbier sous l'oeil

railleur de sa voisine. Madame Poitras invita son amie à dormir chez elle et les deux femmes gagnèrent le logement du haut.

Il n'était pas encore cinq heures du matin lorsque madame Poitras et madame Beaupré descendirent l'escalier. Leurs pantoufles glissantes les obligeaient à se cramponner à la rampe. En arrivant en bas, elles soupirèrent, soulagées, en voyant le camion de Paul-André, une roue sur le trottoir et la portière ouverte: l'oiseau était au nid. Madame Poitras se tourna vers son amie: « Georges doit ronfler sur sa chaise de barbier. On ne peut pas compter sur lui.»

- Je vais aller le réveiller, murmura madame Beaupré.

- C'est ça. Je vais rester ici.

- Bouge pas de là!

Mais, comme il fallait s'y attendre, madame Poitras entra. Une odeur âcre la prit à la gorge et la fit vaciller. Elle chercha, à sa gauche, l'appui du comptoir familial. Ses mains y rencontrèrent une froideur visqueuse qui lui répugna. Mais

elle s'en voulut immédiatement en reconnaissant Paul-André. Allongé sur le comptoir de chêne, le bras sur une pile d'assiettes et la tête contre une cage d'oiseau, il ronflait bruyamment. Deux filets sombres lui barraient les lèvres et le menton. Tout à son examen, madame Poitras marmonnait en laissant sortir son émotion.

- Il a saigné du nez! Il s'est battu? Ca doit être le gars d'hier. Il avait l'air louche aussi. Un crotté! Un drogué! De la drogue! C'est ça que ça sent. Pauvre petit ange. C'est l'autre, là, qui l'a entraîné. Si jamais je le revois, celui-là ...

- C'est-tu de moi que tu parles, la vieille! Ca tombe bien, je t'attendais!

- Approchez pas ou

- Ou quoi? Diiis. Dis donc.

L'homme avançait à petits pas, les mains dans les poches de ses «jeans», et souriait, les lèvres closes, tandis que Madame Poitras, pantin à ressort, reculait fièvreusement jusqu'à la porte massive de la chambre froide. Deux bras frangés de cuir vinrent l'encadrer.

- Ça me prend du fric. Vite! Je suis sûr que tu as de l'argent de caché. Des petites vieilles, ça a toujours un bas de laine. P-A m'a dit que t'étais riche, que t'avais un vrai trésor... Alors ... tu vas cracher ou bien ...

L'homme se pencha au-dessus de madame Poitras en mordant le vide de ses dents gâtées. Le barbier en profita pour s'avancer, silencieux comme un apache. Madame Poitras ferma les yeux. Le barbier attendait ce signal et trancha la gorge de l'homme d'un geste expert.

Madame Beaupré se précipita.

- Si tu savais comme j'étais inquiète!

- Tu n'avais pas à t'en faire, il n'était pas armé. Puis toi, Georges Poitras, si tu penses que je vais te remercier, tu te trompes. Je vois clair dans ton jeu. Si je suis veuve aujourd'hui c'est à cause de toi et ça, tu sais que je te ne le pardonnerai jamais!

- Tu déparles! Arrête donc de revenir sur le passé. Si Georges avait pas été là ... Allez, viens te laver. Je ne suis

pas capable de te regarder, tu me fais peur.

Madame Beaupré amena son amie qui pleurait doucement. Georges demeura seul dans le magasin avec le macchabée et Paul-André qui cuvait son vin.

À l'aide d'un mouchoir à carreaux, Georges nettoya consciencieusement son rasoir. Il prit le temps de le remettre dans sa poche avant de dire d'une voix lasse. «C'est ça. Allez donc faire un p'tit tour en haut. Je vais vous débarrasser de ce cochon-là ... puis ça ne sera pas plus cher que pour les poules de votre petit ange!»

Il soupira. Chaque jour, depuis le drame qui avait coûté la vie à son frère, il n'avait cessé de se le reprocher.

Face à la chambre froide, Georges fit jouer son sésame et la porte tourna sur ses gonds. Mais sur le seuil, Georges demeura saisi. Quelqu'un était entré et avait tout remplacé: les tables à cartes et leur tapis de feutre vert, les chaises droites, la caisse, la roulette truquée et les jetons. Le visiteur avait tout remplacé, même ... le cendrier de bronze qui

avait tué son frère. Il déplaça une table et traîna le corps au centre de la petite pièce. Se penchant, il leva avec effort une trappe dissimulée dans le plancher et y poussa le mort. Un «floc» lointain se fit entendre. Georges se pencha pour refermer la trappe mais un coup de pied bien placé le fit basculer à son tour dans la fosse... - «Ça, c'est de la part des poules...pis c'est pas plus cher!»

Bien des mois ont passé.

Neuf heures du matin. *La caverne d'Ali Baba*, magasin de brocante, vient d'ouvrir pour aérer les vapeurs du casino nocturne. Dans la porte du barbier, un écriteau « À LOUER » indique de s'adresser en haut pour visiter. Le nez contre la vitrine, un jeune homme examine l'intérieur. La gorge nouée, il se revoit enfant, juché sur une planche, le tablier autour du cou, la tête basse regardant tomber les mèches qui crissent sous le ciseau. Il avait eu immédiatement le coup de coeur pour cette ancienne boutique qui lui rappelait le barbier de son enfance. .

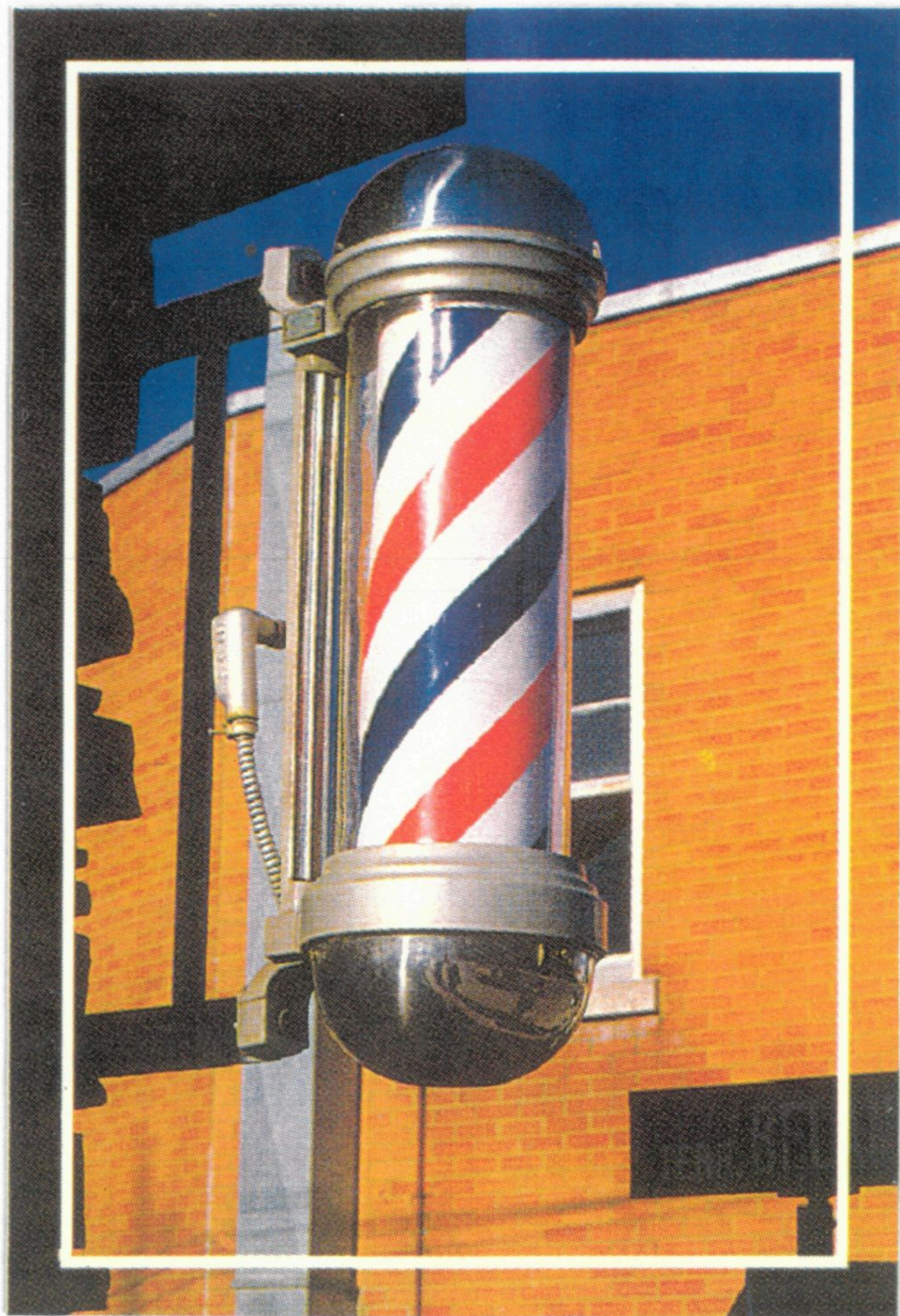
- Ça ne laverait pas mieux avec un torchon, mon gars?

- Quoi?

Le nez plissé et le museau sale, le jeune homme se retourna vers la voix comme un chien surpris. À sa droite, sous le porche du magasin de brocante, un homme se tenait, les bras croisés, un sourire moqueur caché sous sa moustache rousse.

Un petit rire de gorge descendit du ciel: - Ça ne laverait pas mieux avec un torchon! Paul-André... tu vas me faire mourir. Restez là jeune homme, je descends.

.....



SALOMÉ

Brandissant bien haut sa bannière de femme autonome, célibataire, Salomé avait naguère épousé plusieurs nobles causes, pour lesquelles, fièrement, elle avait fourbi et porté les armes. Mais aujourd'hui, son bras n'osait plus lever bien haut l'étendard de la cause féminine: il n'avait plus la force de partir en croisade, de rechercher un quelconque Graal, de combattre les «Machomans». Salomé n'aspirait plus qu'aux combats quotidiens contre la poussière, dans les sentiers battus de la vie de couple.

Était-ce un signe des temps ou le tournant de la trentaine? Elle n'aurait su le dire, mais toujours est-il que, le mois dernier, pour la première fois depuis 10 ans, elle avait quitté, en pleine réunion, le local du MLF, pour jouer des prunelles et «troller» aux «Éclopés». Sans remords, bien sûr.

Le mécanisme du célibat qu'elle avait toujours entretenu, huilé et graissé avec minutie se mettait à avoir des ratés. Ainsi changea-elle de coiffeur pour pouvoir lire ouvertement

«Le Lundi», «Sept-Jours» ou un roman Arlequin au lieu de la «Gazette des Femmes», de vieux numéros du «National Géographique» ou de «La Vie en Rose».

«Le monde est hostile, incompréhensif pour les femmes seules.» Réalisait Salomé qui avait essayé à plusieurs reprises de prendre des cours de danse sociale; sans partenaire, elle se retrouvait invariablement avec le boutonneux de service. Au restaurant encore, elle se retrouvait assise à côté des toilettes ou de la cuisine. Salomé se souvenait du jour où elle avait mis en vente sa voiture, à un prix juste et raisonnable, mais les acheteurs s'étaient moqués du prix, jusqu'à ce qu'elle eût l'idée de s'inventer un mari intransigeant qui lui aurait défendu de baisser le prix.

Tranquillement, Salomé remplaça donc les réunions hebdomadaires du MLF par des séances de manucure, soins esthétiques et coiffure, au «Coup de Tête». Elle y appréciait le personnel autant que son nouvel incognito et constatait que ces séances revenaient moins cher qu'un psychologue et étaient sûrement tout aussi efficaces. Étendue sur le lit de l'esthéticienne ou juchée sur la chaise du coiffeur, Salomé se livrait tout

entière. Le temps d'un masque de boue ou d'une mise en plis, elle racontait ses rêves et fantasmes familiaux en les présentant comme des réalités.

Bien sûr, ce ne fut d'abord qu'un jeu pour éprouver la crédibilité de ses multiples personnalités. Au «Coup de tête», le personnel ne manquait jamais de s'enquérir de son mari et elle, avide de soins et d'amour, ne ménageait pas les détails de leur dernière frasque. Pendant un an, elle prit plaisir à s'écouter raconter les petits riens qui font une vie de couple et s'emboîtent comme les morceaux d'un puzzle pour former un tout harmonieux.

Mais par la suite, les séances hebdomadaires au salon de coiffure ne suffirent plus, un besoin compulsif la poussant à s'inventer de nouvelles familles. Elle commença de nouveaux puzzles et devint: mariée et mère de deux adolescents chez le nettoyeur; famille reconstituée, trois enfants et un chien à la tabagie; soutien de famille et mère de jumeaux à l'épicerie, où elle se mit à acheter des formats familiaux.

Parfois, d'un commerçant à l'autre, elle perdait un

morceau de casse-tête et, nerveuse, tentait de retrouver la pièce qui lui manquait mais ne réussissait la plupart du temps qu'à s'emberlificoter en ajoutant un morceau de nettoyeur au casse-tête de la tabagie ou vice-versa.

Salomé avait conscience que ses fabulations la rendaient folle. Parfois, elle se raisonnait, changeait alors de fournisseurs et agissait pendant quelque temps comme la célibataire épanouie qu'elle avait été. Lors de ces moments de lucidité, elle se gourmandait et tâchait de trouver des remèdes à ses crises d'identité. Croyant qu'une agence de rencontre l'aiderait à solutionner son problème, elle adhéra à «Coeur Solitaire», à «L'agence Cupidon» et à «Coeur Ouvert» en expliquant qu'elle désirait une vie de couple et accepterait, en plus du mari, les enfants et tout le «bataclan». Hélas, la marchandise offerte était toujours défectueuse, jamais conforme aux modèles et Salomé se réfugiait de nouveau dans les rêves.

Au cours des deux années suivantes, elle se mit à délaissé son travail et à traîner dans les centres d'achats. Là, elle rencontrait des oreilles attentives qui pour un café et un beigne, l'écoutaient et lui accordaient un crédit illimité.

Elle effectuait des achats: habits d'enfants, sous-vêtements d'homme, petites bottines, et s'enferrait de plus en plus dans le monde qu'elle avait créé. Partout, dans son logement, dans les endroits publics, elle parlait à des êtres imaginaires... Jusqu'à ce qu'elle accuse un automobiliste d'avoir écrasé son enfant. Elle fut alors conduite à l'hôpital et en ressortit quelques jours plus tard parfaitement muette.

Désormais noctambule, elle prit l'habitude de fréquenter une salle de billard du centre-ville. Vêtue de façon excentrique elle exécutait autour des tables une chorégraphie muette mais enflammée.

Une nuit, pourtant pareille à toutes les autres, elle se mit à semer autour d'elle ses vêtements et se retrouva nue, la baguette à la main. Elle ne fit que sourire aux employés qui tentaient de la persuader de se rhabiller. Les policiers furent appelés et la reconduisirent à l'hôpital.

...

Aujourd'hui, Salomé est strip-teaseuse au Lafontaine. Cheveux en crinière, plus grande que jamais sous les feux des réflecteurs, elle conquiert son public à coups de reins et de seins. Tous les hommes l'admirent, la mangent des yeux et la désirent. Salomé, bête de scène et reine en son royaume, se moque bien des infirmiers qui rigolent quand chaque soir, à la même heure, elle monte lascivement sur une table du réfectoire.

RENDEZ-VOUS SPORTIF

Si vous êtes de ceux qui pensent que l'automne est synonyme de repos pour les parents, détrompez-vous. Le métier de parent n'est certes pas une sinécure et encore moins lorsque commence la valse du sport et du socio-culturel.

Pour nous, qui avions trois enfants, septembre sonnait le glas des fins de semaine de farniente. Cours de violon, de natation, de judo, de hockey, de tennis...nous étions, chaque année, mon mari et moi, emportés dans un tourbillon automnal qui n'avait rien à voir avec la chute des feuilles.

Comme à tous les automnes, j'avais écopé des cours de natation et des matches de hockey. La saison débutait par la natation, ce qui voulait dire quinze heures de sauna dans l'aquarium des visiteurs, à midi le samedi et à onze heures le dimanche. Quinze heures à tuer en se faisant suer! En plus de la chaleur, il fallait endure les jacasseries des madames Choses, qui racontaient leurs dernières opérations, leurs vacances en Floride ou, plus intellectuellement, leur vécu; les

comparaisons des bons papas qui venaient encourager leurs rejets; les cris des enfants qui prenaient les gradins pour un terrain de jeu; bref... un vrai calvaire! Les dix séances de natation étaient ma couronne d'épines. Les dix matches de hockey seraient mon chemin de croix!

Au cours des saisons précédentes, j'avais mis au point une technique contre les tentatives d'approche et de liaisons qui ne manquent pas de se produire lors des longues minutes d'attente. Chez le médecin, chez le coiffeur ou dans les gradins, les gens, tels des chiens, se sentent, se livrent et se jugent dans des accès de familiarité désagréables, voire déplacés.

Ainsi, au premier cours de natation, je me suis dépêchée d'aller occuper ma place favorite, contre le mur du premier palier. Là, j'ai déployé *La Presse* du samedi et malgré le bruit et les va-et-vient, je m'y suis plongée profondément.

Pendant ce temps, les gradins se peuplaient, les gens se reconnaissaient, les clans se formaient. Mon rempart de papier me servait de barricade et me permettait d'éviter les assauts

de familiarité. Il me fallait, bien sûr, ne pas baisser pavillon pendant tout le premier cours, au risque de me voir adresser la parole par un retardataire cherchant une proie à vampiriser.

Captivée par un article, j'ai sursauté quand une voix d'homme m'apostropha.

- Hum! Hum! Est-ce que vous me prêteriez le cahier des sports?

Qu'est-ce qu'il me voulait celui-là? Baissant le journal, je vis une moustache blonde dans une figure, ma foi, assez sympathique.

- Je vous en prie, répondis-je en m'empressant de redresser mon journal.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire en imaginant l'allure que nous avions ainsi côte à côte, camouflés derrière un paravent de papier... un air de parenté, une allure d'espions peut-être? Comme si nous avions quelque chose à cacher au bon

peuple des gradins qui ne demandait que du pain et des jeux.

La sonnette mettant fin au cours retentit sans que mon voisin et moi ne bougions. Lorsque les estrades furent vides, j'ai ramassé tranquillement les cahiers de mon journal, mon voisin me rendit celui des sports.

- Merci pour le journal, dit-il, et il ajouta, cela ne sert à rien de me dépêcher, les papas ne sont pas admis au vestiaire des filles.

- Ah moi, c'est le contraire! lui répondis-je en souriant.

J'allais ajouter quelque chose mais je me suis retenue en me mordant les lèvres. Bravo! C'était bien la peine d'avoir monté ce scénario pour finalement me confier au premier venu. Demain tout serait à recommencer, mon voisin prendrait de plus en plus de place et il faudrait faire des efforts de conversation. Non, non, non!

Comme il partait en me saluant, j'ai grogné un bonjour peu aimable. Je voyais bien qu'une brèche s'était ouverte bien malgré moi dans la barricade que j'avais tenté de dresser.

Le lendemain, comme tous les parents, je repris «ma place». Le papa à la moustache blonde accompagné d'un petit garçon de trois ou quatre ans vint reprendre la sienne à mes côtés quelques minutes plus tard.

D'abord, le petit garçon fut sage et prit plaisir à observer sa soeur évoluant dans la piscine. Puis l'enfant, voulut jouer dans les gradins, aller au casse-croûte... bref, une vraie petite peste. Comme son père refusait chacune de ses demandes, le petit garçon, boudeur, lui tournant le dos, me fit face. Grâce à un morceau d'orange, nous avons bien vite fait connaissance. Il s'est assis sur mes genoux, s'est laissé cajoler, nous avons échangé des secrets...

À la fin du cours, François (quel enfant charmant!) me souhaita le bonjour et m'embrassa. Poliment, j'ai salué le papa dont la moustache semblait un peu renfrognée. Bah! tant pis pour lui!

Le samedi suivant, j'avais emporté deux oranges, une pour François, l'autre pour moi. Personne ne vint occuper la place à ma gauche.

J'ai cherché autour de moi, sans voir la moustache blonde du papa mais j'ai aperçu le fiston qui courait et sautait entre les gradins. Comme je le suivais des yeux, je le vis rejoindre une jeune femme, vraisemblablement sa mère, et la cajoler. Déçue, je remis les deux oranges dans ma poche.

Le lendemain, je revins avec un livre, bien décidée à ne pas lier conversation, à ne plus me laisser apprivoiser. Lorsque le papa de François s'assit près de moi, à peine répondis-je à son salut.

J'essayais vainement de me concentrer sur ma lecture. Derrière mon siège, des madames Choses discutaient de sexologie et de vitamines, enfin, de l'importance des vitamines dans la vie sexuelle selon le docteur Jalbert. Un sujet palpitant!

Comme je soupirais et relisais pour la n^{ième} fois le même paragraphe, mon voisin m'offrit une orange en disant:

- Un peu de vitamines, peut-être?

Je lui ai souri et nous avons jasé.

Il s'appelait Robert, enseignait la physiologie à l'université et effectuait en ce moment des recherches de doctorat: le langage des plantes ou le cri des salades, enfin, quelque chose du genre. Il n'a pas eu le temps de m'en dire beaucoup à ce sujet mais cela avait l'air passionnant.

La semaine prochaine, il m'apportera un enregistrement du cri de la salade qui se fait arracher. J'ai hâte d'entendre ...hum! Peut-être sa fille aimerait-elle ça, le hockey?

J'étais à l'heure, le samedi suivant, à la piscine et très contente de voir Robert transportant un radio-baladeur et un album. Il me fit tout d'abord entendre le bruit de l'herbe en train de pousser. Extraordinaire!

Puis il m'a expliqué que les plantes ont un langage et émettent des ondes qui sont différentes selon leur activité. Par exemple, si elles sont en danger, la fréquence sera plus élevée et signifiera un appel au secours. Robert était parvenu, en laboratoire, à l'aide de lentilles spéciales, à photographier le halo dégagé par les plantes et particulièrement celui d'une salade qu'on arrache. Il avait apporté ses macro-

photographies les plus réussies.

J'étais tout excitée à l'idée de partager ses découvertes!
Robert s'est approché de moi et a ouvert son album...

Ohhh! la main devant la bouche, je ne savais pas quelle contenance prendre et lui, de plus en plus vert, tentait de s'excuser, parlait de mystification, de coup monté, et pour justifier sa bonne foi, tournait les pages pour trouver une hypothétique salade parmi tous ces sexes dressés.

Je n'ai jamais revu Robert. mais quand je mange de la salade, j'ai toujours une pensée pour lui!

LES DESSOUS CHICS

Le premier vendredi du mois était un jour béni pour Sandra Casavent car il marquait le début d'une fin de semaine de repos bien mérité. A quatre heures précises, une fois par mois, ses trois fils étaient pris en charge par leur père pour le week-end et ne revenaient qu'après la classe, le lundi.

Ce vendredi-là étant précisément un jour saint, Sandra, de retour du bureau, s'apprêtait pour une délicieuse séance de soins corporels: bain moussant, lait de corps, manucure, masque au concombre, shampoing à l'eucalyptus... Tout était pour elle et uniquement pour elle car à part ses fils, elle n'avait pas d'homme dans sa vie.

Les préparatifs de ses longs bains parfumés étaient les prémices d'une cérémonie sans cesse changeante, jamais lassante et savourée à petites doses. Aujourd'hui, elle avait allumé la lampe à odeur, s'était fait couler un bain presque bouillant, y avait versé de l'extrait de rose et, laissant le tout macé-

rer, elle dégustait un petit vin blanc spécialement choisi. Dans une demi-heure, son bain serait royal.

La coupe à la main, allongée sur le canapé, dans un déshabillé de soie lilas, elle écoutait en fredonnant de vieux succès des années 50. Soie, vin, musique nostalgique étaient réservés, tout comme les produits de beauté luxueux, aux fins de semaines de petits soins qu'elle se prodiguait en amoureuse d'elle-même.

«Hum, hum, madame Casavent, madame Casavent! J'ai sonné mais...» Dans l'encadrement de la porte, un jeune garçon hésitait, mal à l'aise.

Sandra demeura étendue et lui sourit gentiment «Bonjour Martin! La sonnette est brisée. As-tu encore des calendriers à vendre pour ton club?»

Martin était un champion de planche à roulettes et, comme toute la rue, Sandra avait souvent admiré ses prouesses. Pour l'instant, il n'avait rien du champion et tenait son rouli-roulant, les quatre fers en l'air, minable bouclier serré

contre sa poitrine. Il bredouilla. «Nnnnon; hier quand je suis venu garder, je crois que ... que j'ai oublié mon cahier de ... biologie. Un cahier spirale bleu. Est-ce que vous l'avez vu?»

Sans quitter des yeux le jeune homme, Sandra but longuement, comme pour prendre le temps de réfléchir. Elle savourait le malaise naissant qu'à dessein elle provoquait.

Elle répondit enfin: «Je ne l'ai pas vu. Fais le tour.» Sans bouger, elle observait Martin qui déplaçait la bouteille de vin, cherchait maladroitement parmi les revues et les livres qui jonchaient la table du salon. «Quelles jambes musclées!» Le regard de Sandra se posa sur les culottes de cyclisme noires. Elle hocha la tête en songeant: «Provocant, ce lycra!» Visiblement mal à l'aise, Martin furetait ça et là dans la pièce. «Je vais aller voir dans la salle de jeu.»

La musique s'arrêtant, Sandra se leva, les jambes flageolantes. Elle s'accroupit devant sa discothèque, en cherchant nonchalamment «Tea for two». Martin remonta du sous-sol et vint vers elle mais elle ne bougea pas. Peu à peu, contre

son dos, la soie se réchauffa et Sandra sentit des muscles tendus. Attirée par cette chaleur, elle vacilla doucement vers l'arrière. Mais les cuisses gainées de lycra faillirent à leur tâche, se dérobèrent et elle tomba sur le parquet. Martin, confus, s'excusa et s'empressa. Tout en gardant la tête baissée, il aida Sandra à se relever puis brossa sur le peignoir quelques poussières imaginaires. Se redressant soudain, il fit face à une Sandra désemparée qui froissait la soie d'une main nerveuse. Alors lentement, Martin recula vers la porte d'entrée et dit, en articulant bien chaque mot: «Je n'ai pas trouvé mon cahier. Si vous le voyez...»

Sandra hocha la tête et regarda l'adolescent sortir. Devant la porte close, elle se prit la figure entre les mains se frottant la face comme pour se réveiller d'un rêve. Puis elle éclata de rire: «Pourquoi était-il dans mon dos? Qu'est-ce... Bah! je me fais des idées. Avec tout cela, mon bain doit être prêt.»

La salle de bain fleurait bon la rose et fumait encore. En soupirant, elle enleva le peignoir de soie et voluptueusement se laissa glisser dans la baignoire. Les yeux clos, la

tête sous l'eau elle jouait au néant. Refaisant surface, elle ouvrit les yeux et vit Martin qui la regardait. Il entra dans la salle de bain et referma la porte derrière lui: «J'avais oublié mon «skate».»

L'eau du bain avait refroidi depuis fort longtemps lorsque Martin, le «skate» sous le bras, se dirigea vers l'arcade où son copain l'attendait. Dans le bruit assourdissant, celui-ci performait au Kung-fu Master. Martin lui fit le signe de la victoire, empocha le prix du pari et mit en marche une machine à boules sans plus se soucier du cahier spirale bleu qui dormait bien sagement chez Sandra, parmi ses dessous chics.

AU PALAIS DU LIVRE

L'homme se distinguait des touristes du Vieux-Montréal par ses vêtements démodés: à l'heure de la ceinture, du veston sport et de la casquette, il portait les bretelles, le noeud papillon et un panama blanc.

Comme à chaque mercredi depuis un mois, sa promenade l'amena d'un pas vif au *Palais du livre*, librairie spécialisée dans le volume usagé. Solitaire par choix -il ne s'était jamais marié, préférant de loin la compagnie des livres au babil des enfants- il était devenu avec les années un ours bourru qui ne sortait de son antre que pour satisfaire sa passion des livres anciens.

Il avait appris son métier de relieur chez les Soeurs du Bon-Conseil et, par goût, s'était spécialisé dans la restauration d'oeuvres d'art. A la retraite, cet engouement était vite devenu une passion: il pouvait passer des heures dans son minuscule atelier à remettre en état une peau de chagrin ou à

travailler le papier à cuve et il maniait l'aiguille, les presses et les fers à estamper en artiste consommé. Ouvrages de philosophie, traités d'alchimie ou de poésie, peu lui importait pourvu que le volume datât de près d'un siècle. Un maroquin pleine peau ou un Bradel à tranche dorée en bon état faisaient briller des éclairs lubriques dans ses yeux d'artiste collectionneur.

Ce jour-là, au *Palais du livre*, l'arrivée de ce client silencieux perturba la caissière. Ordinairement placide, elle se mit à se tortiller au risque de tomber afin d'épier celui qui lui faisait perdre le fil de ses romans d'amour. Cette grosse femme désabusée qui ne vivait, depuis plusieurs années, que par héroïnes interposées, s'inventait maintenant des romances pimentées de scènes osées où ce petit homme faisait frémir sa chair flasque.

Tout cela avait débuté cinq semaines auparavant: après une petite sieste impromptue alors qu'elle s'étirait et baïllait avec vigueur, elle avait failli avaler sa gomme en découvrant un client devant elle. Assis sur une boîte de livres, un homme, la main sur un gros volume de cuir, attendait son

réveil.

Gênée, elle avait toussé. L'homme avait alors relevé la tête et montré un regard d'une concupiscence telle qu'il avait comblé immédiatement les désirs secrets de la caissière. Bouche bée, elle avait baissé les yeux et vu la main de l'homme effleurer le volume en une caresse fort troublante. Tout ceci n'avait duré que quelques secondes mais avait laissé la caissière tout émoustillée.

Depuis lors, une curiosité malsaine de femme jalouse l'avait amenée à épier l'homme lors de ses visites hebdomadaires. Devenue voyeuse, elle frissonnait dès qu'il portait la main aux cuirs anciens et sentait entre ses cuisses le souffle chaud de l'homme, humant les pages jaunies des manuscrits.

Les choses en étaient là.

Mais cela allait changer aujourd'hui car la caissière avait décidé de brusquer les événements en adressant la parole

au client perturbateur. Frisée de frais et lourdement maquillée pour l'occasion, elle portait une chemisette sans manche dont l'échancrure laissait plus qu'entrevoir des seins généreux et mettait en valeur des tatouages dignes d'un corsaire. Ayant autrefois travaillé sur la rue Saint-Laurent, elle avait usé bien des souliers avant de se ranger en grimpant sur ce tabouret pour soigner ses cors et ses varices. Elle connaissait les hommes et s'était dit: «Celui-là, c'est un pervers, un de ceux qui paient pour voir. Je vais le lever et s'il veut cracher ... ça m'fera un p'tit extra!»

L'homme s'approchait justement de la caisse en serrant contre sa poitrine un volume fort abîmé. La caissière se pencha vers lui et d'une voix graveleuse, l'interpella avec force oeillades: «Alorrrrs, vous avez trrrrouvé? On peut dire que vous aimez les vieux lliivres. Vous devez avoir toute une collection? C'est parfois dans les vieux pots qu'on trouve les meilleurs onguents!»

À peine sollicité, l'homme se jeta avec passion dans un long monologue sur les volumes anciens. La caissière, d'abord attentive et intéressée, se perdit rapidement dans les dates et

les noms et, faisant mine d'écouter en approuvant de la tête, y allait de son petit commentaire intérieur. «Pour un intellectuel y a une bonne tête. Y connaît son affaire. On dirait un ancien curé. Ça se pourrait bien avec un discours comme ça! En tout cas, y a les mains ... » Fascinés, le regard tout comme les pensées de la caissière demeuraient captifs des mains longues et fines dont les veines saillantes se confondaient avec les nerfs craquelés de la reliure. Les mains glissaient lentement sur le dos du volume et remontaient doucement en une voluptueuse caresse. La caissière déglutit avec effort puis réalisa que l'homme avait cessé de parler et qu'il plongeait les yeux dans son corsage.

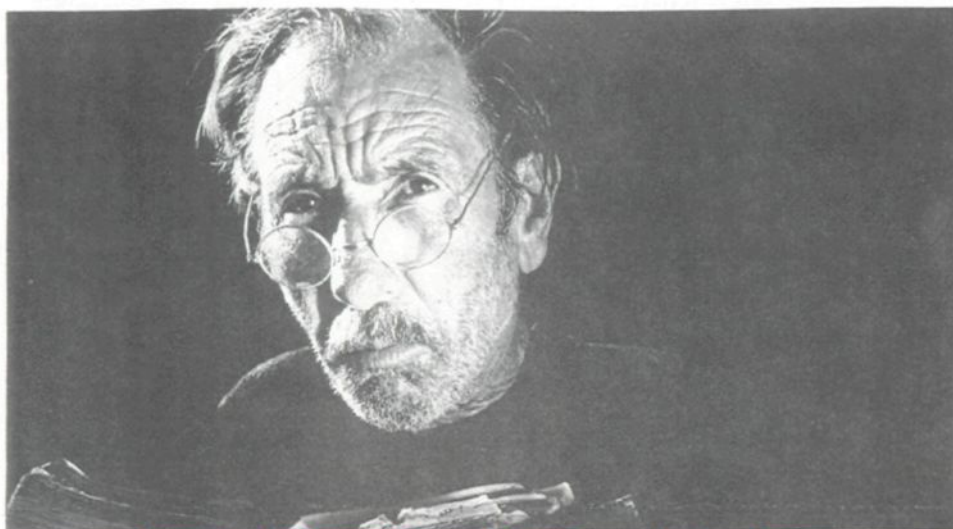
Elle se redressa et sourit: «Hum! Hum! Ça l'air intéressant, vot'affaire. Faudrait ben que j'aille voir ça un jour! Est-ce que vous d'meurez dans l'quartier?»

En sueur, comme s'il venait de courir, le relieur prit le temps de s'éponger avec un grand mouchoir rayé avant de répondre: «À quelle heure finissez-vous?»

La disparition de la caissière n'intéressa personne et le

petit homme aux vêtements démodés ne changea rien à ses habitudes. Quelque temps plus tard, il fit paraître cette annonce discrète aux États-Unis dans le *Books Collectionners News* :

À VENDRE Pleine peau, extrêmement rare, dessins uniques,
Allemagne, 1942. Ref.: #87-934



**DITES-LE
AVEC LES MAINS**



«N'OUBLIE PAS TES DEVOIRS, CHÉRIE!»

Assis sur la lunette des cabinets, Laurier, en habit trois pièces, devisait gentiment avec Marjolaine qui se prélassait dans les herbes et les huiles. Tout à la fois voyeur, sou-brette et mari, il sait savourer ces moments intimes dont Marjolaine faisait un jeu de l'amour. En l'enveloppant dans le drap de bain, Laurier songeait, comme de nombreuses fois, combien il serait doux de tuer cette sirène aguichante qui envoûtait ses sens de sexagénaire. Mais, posant sur les épaules luisantes le peignoir satiné, il se contenta de lécher tendrement les perles douces qui la paraient et l'accompagna dans son alcôve.

Ils faisaient chambre à part. Il ronflait, disait-elle. En soirée, Laurier, en veston d'intérieur, se rendait dans la chambre de Marjolaine pour une petite visite d'amitié. La plupart du temps, elle lisait, mollement appuyée contre des coussins brodés. Il la vouvoyait, lui récitait des poèmes dédiés à la grâce féminine et demandait assez précieusement la

permission de tourner les pages de son roman. Marjolaine, en minaudant, l'appelait «mon ami» et jouait à la femme du monde. Ainsi, comme un courtisan, offrait-il ses hommages à Madame!

Allongé sur le récamier, Laurier suivait le coup sûr du pinceau qui couvrait à petites touches les ongles d'incarnat. À sa toilette, Marjolaine levait parfois les yeux et se souriait en regardant l'homme en noir parmi les dentelles. Elle l'aimait dans ce rôle de vieux ténébreux qui lui allait si bien! Quant à elle, elle adorait celui de la jeune ingénue qu'elle s'appêtait à jouer au congrès annuel des informaticiens.

Laurier profitait toujours des absences de sa femme pour s'accorder une cure de rajeunissement avec l'aide de jolies manucures, coiffeuses et esthéticiennes. Quand Marjolaine revenait après deux ou trois jours, il l'attendait quelle que soit l'heure, rasé de frais, habillé en homme du monde, soigné et sûr de lui. Immanquablement, elle entrait en trombe et s'enfermait dans la salle de bain. Il ramassait sa valise, refermait la porte, préparait deux portos et rejoignait la congressiste déjà plongée dans un bain de mousse. «Alors?» lui

demandait-il immuablement. Et elle, exténuée mais souriante lui donnait la réplique rituelle: «Ah! que je suis contente d'être chez nous. Je n'ai pas arrêté une minute. Le jour autant que la nuit! Ce congrès fut vraiment enrichissant et formateur.» Puis, comme Laurier refermait la porte, elle ajoutait, d'une voix de jeune première: «Ah... Laurier! J'ai suivi votre conseil... au sujet des cours privés ...et des conférences intimes... On m'a dit que j'étais une élève extraordinaire et que j'avais des dons... Laissez-moi quelques instants et je vous raconte tout par le menu.»

Mais, ils n'en étaient pas encore là. Marjolaine leva ses bras blancs, fit tourner ses mains nacrées et regarda Laurier dans le miroir. Leurs pensées s'étant rencontrées, ils échangèrent un sourire lubrique. Complices, ils avaient hâte à la fin du congrès pour réciter leurs leçons et faire leurs devoirs ensemble.

LE DÉTROUSSEUR DÉTROUSSÉ

Les Desbiens vivent à Saint-Pépin, un petit village reculé dans les terres. Lui, un fermier à la retraite, bûche toute la journée; elle, une bonne ménagère un peu naïve, s'affaire d'un pas menu de la maison au jardin.

Un antiquaire vient à passer durant l'absence de monsieur Desbiens et demande à madame Desbiens si elle n'a pas à vendre des objets qui ne lui servent plus. Elle l'amène dans le grenier qui regorge d'antiquités, et lui propose une chaise, un pot de chambre, des daguerréotypes, un phonographe.

En fait, tout ceci vaut une petite fortune aux yeux de l'antiquaire qui abuse de la naïveté de madame Desbiens en lui faisant passer ces trésors découverts pour des guenilles bonnes à jeter et en ne lui donnant presque rien en retour. Il se promet bien de revenir avec un camion afin d'emporter au même bas prix tout ce que contient le grenier.

A la brunante, l'ancien fermier regagne sa demeure. Sa femme lui raconte la visite de l'antiquaire. A sa grande surprise, son mari lui explique qu'elle s'est laissée embobiner puisque ce brocanteur ne lui a pas payé à sa juste valeur le butin emporté.

L'ancien fermier se doute bien que l'antiquaire profitera de ses absences régulières pour effectuer une deuxième visite. Il décide de jouer un tour à ce coquin et prépare un plan.

Il advient comme monsieur Desbiens avait dit. L'antiquaire repasse le lendemain avec un camion et sous prétexte de le désencombrer, vide le grenier. Comme il s'attarde pour fureter, madame Desbiens, en bonne ménagère, lui offre une tasse de thé et des biscuits. L'antiquaire n'ose refuser et le voilà donc attablé, subissant la conversation de cette bonne dame.

- Vous savez, je suis bien malheureuse, mon mari travaille toute la journée dans le bois et quand il est là, je ne le vois même pas.

- Ah! et comment cela? demande l'antiquaire qui voudrait bien s'en aller et qui pense à tous les trésors qu'il a dénichés.

- Sitôt le souper terminé, il s'enferme dans sa chambre. Vous savez, je crois qu'il commence à perdre la raison.

- Ah! et comment cela? répète l'antiquaire qui écoute machinalement.

- Imaginez donc qu'en jetant un coup d'oeil par la serrure, je l'ai vu sortir une paire d'anciennes raquettes à neige. Il les a chaussées et s'est mis à danser une gigue.

- Et ensuite? demande l'antiquaire, en retenant une soudaine envie de rire car il imagine le vieux en train de gigner en raquettes.

- Je ne sais pas car je n'ai pas osé regarder plus longtemps. Mais tout ce que je sais, c'est qu'une fois, il m'a surprise alors que j'essayais de m'en débarrasser en les jetant aux vidanges. Il m'a alors bien défendu d'y toucher et encore moins d'y mettre les pieds, sans quoi il m'arriverait malheur. Et vous savez, depuis ce temps, j'ai peur de ces damnées raquettes. Ah! si vous vouliez les prendre et m'en débarrasser, j'en serais bien contente.

- S'il n'y a que cela pour vous faire plaisir, j'accepte avec joie, répond l'antiquaire tout heureux de mettre fin aux jacasseries de la bonne femme.

Celle-ci va chercher les raquettes et les lui donne. L'antiquaire les place avec ses trouvailles, laisse sa carte car il lorgne le buffet du salon, et grand sourire aux lèvres, s'en va à la ville où il tient magasin.

Chemin faisant, il repense à tout ce que la vieille lui a raconté et se dit: "Ce qu'elle m'a fait perdre du temps, cette folle, avec son histoire. Heureusement que j'ai eu le stock pour des peanuts!"

Arrivé à son magasin, l'antiquaire, aidé de son employé, décharge le camion puis raconte son bon coup. Il se moque de la vieille qui s'est confiée à lui et pour faire plus drôle encore, chausse les raquettes pour giguer comme le fermier.

Après avoir bien ri et bien dansé, il veut enlever les raquettes mais peine perdue, elles restent collées et bien collées à ses pieds.

- Mais, mais qu'est-ce qui se passe? s'écrie l'antiquaire. Maudit! Tire! dit-il à son employé. Pousse! Tire! Maudit! Tire!...

Ils essaient de mille manières.

Pendant qu'ils s'efforcent, mais en vain, d'enlever les raquettes, monsieur Desbiens arrive chez lui et apprend que tout s'est déroulé comme prévu. Devinant que le brocanteur, rendu chez lui, essaierait les raquettes et qu'il ne saurait aller loin avec celles-ci aux pieds, le fermier part pour la ville afin de récupérer son bien.

Bientôt, monsieur Desbiens se retrouve devant la boutique de l'antiquaire. Par la fenêtre, il constate que son plan a magnifiquement fonctionné: il distingue l'antiquaire empêtré dans les raquettes. Monsieur Desbiens se frotte les mains et ricane, savourant à l'avance la situation. Il ouvre la porte de la boutique en s'écriant d'une voix forte:

- C'est moi le bonhomme aux raquettes et je viens les chercher.

- Vite, crie l'antiquaire à son employé, saute-lui dessus!

- Minute! Y a affaire à rester là, si tu veux pas passer ta vie comme ça! lance monsieur Desbiens.

L'antiquaire sent bien que l'homme ne plaisante pas. Il retient du geste son employé et tente de parlementer.

- O.K., O.K. C'est de l'argent que tu veux? Je vais t'en donner, mais avant délivre-moi de ces maudites raquettes.

- Chaque chose en son temps, répond tranquillement monsieur Desbiens. Je ne veux pas d'argent. Je veux mes biens. Dis à ton gars de charger mes affaires dans mon camion. Pendant ce temps-là, on va discuter.

Monsieur Desbiens, comme dans le western qu'il avait vu la veille, s'installe à califourchon sur une chaise. Jouer au justicier, au défenseur de faibles femmes lui donnait de l'assurance.

- Bon! Écoute-moi. Si tu veux pas passer ta vie avec les raquettes, tu vas cesser de rôder par chez nous. J'aime

pas ta façon d'emberlificoter les pauvres femmes. Je veux pas te voir non plus dans les rangs avoisinants.

- C'est tout ce que vous voulez? Y a pas de problème. J'irai pus par là. C'est juré! O.K.? Enlevez-moi les raquettes maintenant, là.

L'antiquaire est visiblement soulagé de s'en tirer à si bon compte car il était prêt à toutes les concessions. Monsieur Desbiens délace les raquettes. La tête haute, le regard fier, il sort du magasin sans ajouter un mot ni se retourner.

Rendu chez lui, il s'empresse de raconter à sa femme ce qui lui est arrivé. Du même coup, il lui explique le secret des raquettes magiques.

- Je ne t'avais jamais parlé de ces raquettes car elles ont un double pouvoir. Quiconque les chausse sans connaître la formule magique est condamné à les porter sa vie entière à moins que je ne le délivre. De plus, quiconque se met à giguer, les raquettes aux pieds, rajeunira s'il chantonne:

"RAQUETTES TOURNEZ, RAQUETTES TOURNEZ. RAJEUNISSEZ-MOI DE

DIZAINES D'ANNÉES."

- Mais, s'exclame madame Desbiens, comment cela se fait-il que tu ne sois pas devenu plus jeune?

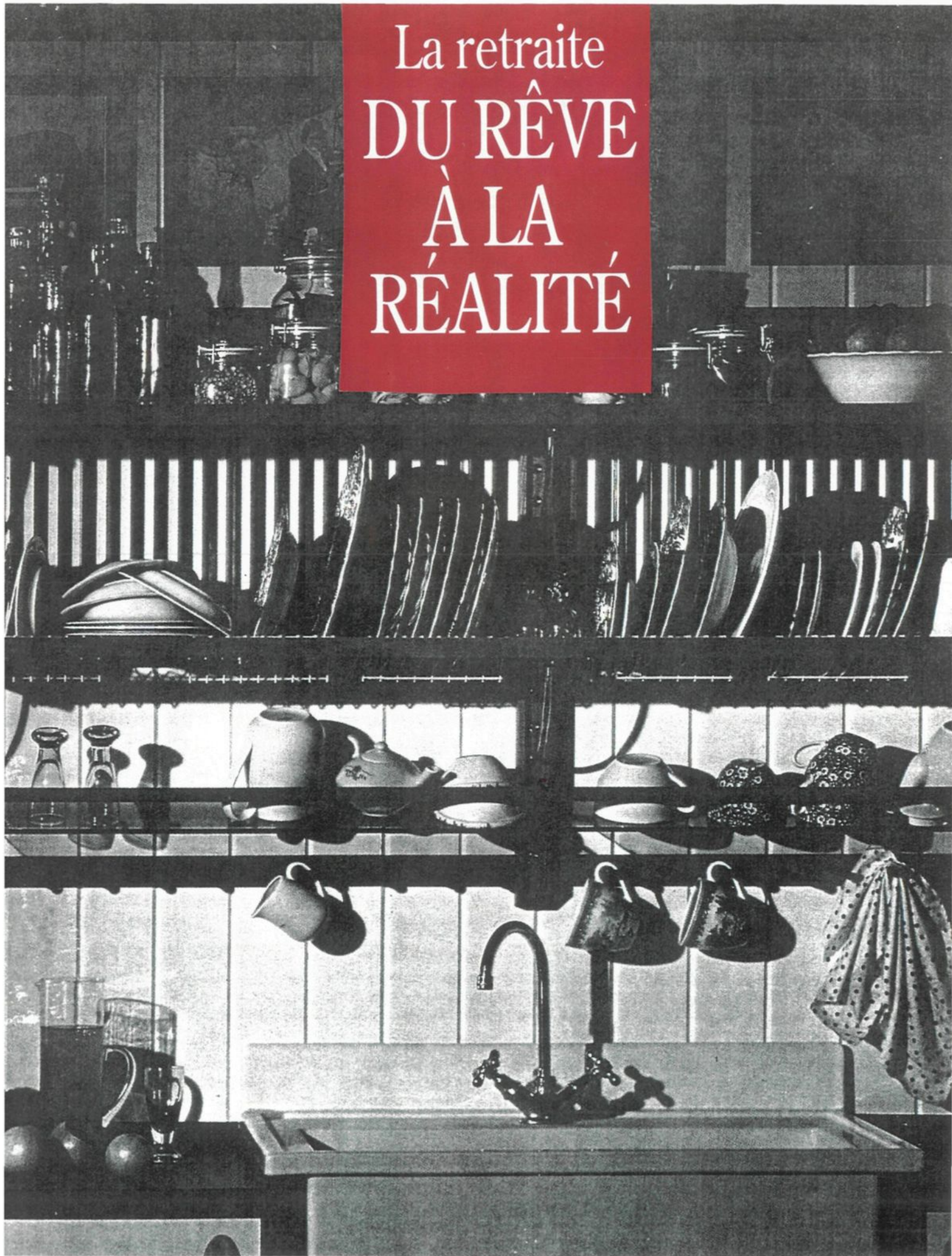
- J'ai dansé bien souvent avec les raquettes mais je n'ai jamais prononcé la formule magique. Je ne voulais pas te laisser vieillir seule. Si tel est ton désir, nous pourrions gigner ensemble.

Aussitôt dit, aussitôt fait, le vieux chaussa les raquettes et soulevant sa femme, ils se mirent ensemble à gigner tout en chantonnant:

**"RAQUETTES TOURNEZ, RAQUETTES TOURNEZ. RAJEUNISSEZ-MOI DE
DIZAINES D'ANNÉES."**

Emportés par le rythme de la gigue, ils dansèrent si longtemps qu'ils redevinrent enfants.

La retraite
DU RÊVE
À LA
RÉALITÉ



IL ÉTAIT UNE FOIS, LA NOUVELLE

tentatives de définitions

INTRODUCTION

La nouvelle littéraire est un récit, généralement bref, de construction dramatique, présentant des personnages peu nombreux dont la psychologie n'est guère étudiée que dans la mesure où ils réagissent à l'événement qui fait le centre du récit.

Le Robert, t.2, p.665

La nouvelle est un récit, certainement, mais récit rapide, nerveux, incisif, sans temps mort, se hâtant vers une fin incluse dans les prémices.

(Blin, 116)

La nouvelle est un récit bref, rapide et resserré fondé sur un sujet restreint et ne développant que le moment culminant de l'action vers lequel tout tend.

(Godenne, 150)

La nouvelle littéraire est un genre difficile à déterminer par une formule précise; il n'existe pas de définition totalisante, absolue. Les définitions la concernant proposent des termes vagues ou même antagonistes où les sèmes de concentration, de brièveté, de singularité, de genre-seuil se retrouvent à plusieurs reprises. Par comparaison avec le roman, la nouvelle fut surtout décrite par sa structure: brièveté, concentration des faits, narration d'une histoire avec un élément perturbateur, finale inattendue. Pourtant, les termes de cette définition sont aujourd'hui contestables.

Une nouvelle n'est ni l'ébauche ni le résumé d'un roman, mais une oeuvre d'art totale en elle-même, se suffisant à elle-même, contrainte, mais enrichie par ses limites, et obéissant à une technique qui exige autant d'application qu'à de spontanéité.

*M. Brion
(Godenne, 152)*

Car il est possible (comme pour tous les autres genres littéraires) de dénicher des textes qui viennent contredire cette définition. Déjà, la brièveté matérielle n'est pas un élément facile à cerner. Où se trouve le seuil entre roman court et longue nouvelle? ¹ Quand donc perd-elle son nom? à trente pages? quarante? De plus, le couple nouvelle et récit dramatique fait souvent preuve d'infidélité. En effet, de plus en plus la nouvelle emprunte d'autres voies, ou d'autres voix, et est le lieu d'audaces narratives qui jouent autant de l'économie narrative que de la luxuriance d'un poème en prose: récits oui mais aussi lettres, rêveries et même (sacrilège!) des textes où il ne se passe rien, où l'essence du texte est justement ce rien, qui court sous les mots...

Peut-on ainsi dire que la nouvelle est un genre aux frontières extensibles selon les auteurs qui la définissent? (Bérard,80) Sans doute. Mais néanmoins, n'allons pas jusqu'à l'élasticité complète! Car il est indéniable que la brièveté, le fait de commencer et finir souvent, éléments que nous retrouvons dans les définitions données par le dictionnaire Robert, par messieurs Blin, Godenne, Carpentier, Gadbois ... font partie de la structure matérielle de la plupart des nouvelles: LA NOUVELLE EST UN RÉCIT BREF (section I). LA NOUVELLE, C'EST COMMENCER ET FINIR SOUVENT (section II). Mais elle est aussi caractérisée par sa densité, sa façon de nous envoyer au non-dit et au non-mentionné qui lui permettent de nous ravir dans les deux sens du terme, de nous piéger: LA NOUVELLE EST UN ART DE L'INSTANTANÉ (section III). LA NOUVELLE

¹ Les américains parlent de "novella" quand il s'agit de longues nouvelles.

JOUE DU PIÈGE (section IV). Il ne faut cependant pas oublier que ce genre littéraire existe surtout à l'intérieur d'un recueil, soit que la nouvelle lors de l'édition aboutisse à un regroupement sous forme de livre, soit que son insertion originelle fasse partie d'un tout disparate comme dans un magazine. La regroupement en recueil que la nouvelle partage avec le poème fait de la nouvelle une oeuvre mouvante et dynamique: LA NOUVELLE EST UNE OEUVRE DYNAMIQUE.

CHAPITRE I

LA NOUVELLE EST UN RÉCIT BREF

La brièveté du genre littéraire qu'est la nouvelle n'est pas nécessairement matérielle. Puisque cette dernière peut tout aussi bien ne comporter qu'un

La nouvelle est une nouvelle, qu'elle ait cinq pages ou qu'elle en ait trois cents.
Émile Zola
(cité par Alluin, 105)

paragraphe ou, si l'on en croit Zola, bien au delà de cent pages! La brièveté doit donc s'entendre surtout au niveau de la concision interne: concision de contenu, où seuls les éléments essentiels sont retenus, et concision stylistique, où l'art consiste à raconter en raccourci. André Carpentier dit de la nouvelle qu'elle est «soumise à une urgence du dire» (in Audet, 77) La brièveté est généralement associée à des incipit, péripéties et explicit «fonceurs». Le recueil *LE PASSÉ SIMPLE* illustre bien cette brièveté; en effet, il est possible d'y cerner cette écriture de l'urgence.

La brièveté entraîne un resserrement et une concentration des faits dès l'incipit; dès l'exposition, les personnages, l'atmosphère sont campés en quelques lignes afin de situer le lecteur: «Dans la cuisine familiale, Jean Limoges se comportait comme un vendeur esseulé. «Est-ce que je peux vous être utile? Avez-vous besoin d'aide?» demandait-il à tout moment à sa femme Louissette et à sa soeur Madeleine.» (*Douce*

quiétude); «Le premier vendredi du mois était un jour béni pour Sandra Casavent car il marquait le début d'une fin de semaine de repos bien mérité. À quatre heures précises, une fois par mois, ses trois fils étaient pris en charge par leur père pour le week-end et ne revenaient qu'après la classe, le lundi.» (*Les dessous chics*). L'incipit et l'explicit sont d'autant plus importants dans la nouvelle en recueil qu'ils symbolisent par leur proximité une série de morts (Blin, 122), de frissons et de renouvellements successifs². Les récits s'entrechoquant en cette ligature nécessitent de perpétuelles négociations et investissements lors de la lecture. À peine le lecteur s'est-il attaché à un personnage, un décor qu'il doit y renoncer et s'investir en d'autres artifices. Ces reprises incessantes obligent le lecteur à avoir l'imaginaire nomade pour ainsi jouir de la discontinuité générée par la brièveté du genre.

«Reprise infinie du bref» (Carpentier, 36), la nouvelle n'a de place que pour l'essentiel³. La matière anecdotique y est concentrée et circonscrit rapidement les faits nécessaires à la composition de l'axe d'intérêt autour duquel la nouvelle est bâtie. Prédominant principalement dans l'anecdote, l'intérêt psychologique amène un changement, une évolution et des personnages qui sauront émouvoir et surprendre par

² «La petite mort», une expression voulant dire un frisson orgasmique, désignait aussi, autrefois, la crise d'épilepsie. Ces moments de discontinuité suggèrent également un inachèvement ou une résistance à la raison.

³ Impossible génétiquement de déterminer la composition de cet «essentiel». Il faut inverser le processus en partant de l'interne, du «contenu» de la nouvelle elle-même. Ce n'est pas l'essentiel qui constitue les faits racontés mais les faits racontés qui apparaissent comme essentiels parce qu'ils sont racontés.

leur évolution (voir la nouvelle *Voisinage*). La plupart du temps, les lecteurs de nouvelles adhèrent à l'histoire qui est racontée, ils veulent savoir ce qui va arriver, comment l'aventure va se terminer. Le sens aigu de la cadence et du tempo est nécessaire puisque l'auteur doit savoir captiver, sans temps mort, embellir et enrichir son intrigue sans pour autant l'écraser par des considérations oiseuses. L'auteur développe davantage le moment décisif de l'action ou de l'état psychologique. Ce temps fort culminera souvent vers la finale inattendue, amenée abruptement par quelques phrases chocs: «Je lançai un regard noir à mes enfants. Quels ingrats tout de même.» (*Conquête à la plage*); «En ouvrant la porte, elle comprit. Emporté par son élan, elle fit quelques pas, tendit son bouquet à l'homme et dit: «Grand-mère, comme vous avez de grands yeux!» (*Le passé simple*); «Rosaire ôta son chapeau, soupira et dit: «Serre pas ton chapelet sa mère. On va n'avoir besoin.» À genoux, Elzéar se recueillit avant la prière aux morts: «Merci mon Dieu, astheur on va pouvoir veiller tranquille. Amen». » (*L'été* 57).

En quoi la nouvelle se démarque-t-elle du conte, son cousin germain, puisqu'ils ont tous deux une filiation directe avec la tradition orale. «Il était une fois» n'est pas la chasse gardée du conte ni son alter ego indispensable. Le conte se distingue de la nouvelle surtout par son appartenance à l'espace du symbole, au pouvoir d'incantation rythmique (Paratte, 26) qui se répète sériellement dans une vision, l'identification d'une mémoire collective à préserver (Paratte, 22); le conte suppose des épreuves, des mystifications déjouées à l'aide d'adjuvants et une capacité moralisatrice, une raison d'être symbolique.

Contrairement à la nouvelle, le conte cherche plus ou moins délibérément à détruire «l'illusion réaliste» par l'utilisation du merveilleux tant au niveau de l'objet, des personnages que des événements. Tout en proposant l'illusion réaliste, *Le détrousseur détroussé* s'empresse de la démentir en jouant allègrement du merveilleux, du modèle actanciel⁴ et d'une fin un tant soit peu moralisatrice.

Il était une fois, la nouvelle ... À la lecture du recueil, un parallèle surgit bien vite entre la thématique de plusieurs récits et celles de contes connus. Dans *Conquête à la plage*, le parallèle est facile; Cendrillon et la grosse femme rousse sont des éléments négligeables auprès des autres femmes-soeurs qui parodent et sont prêtes à tout pour conquérir le Prince Charmant; aidée de sa marraine, Cendrillon se transforme et conquiert le prince, celui-ci, après lui avoir rapporté sa pantoufle, la reconnaît comme reine; la grosse femme rousse, par son malheur, est transformée en reine alors que l'inconnu lui rapporte son enfant. Tout comme le petit Chaperon Rouge, Alice, dans *Le Passé Simple* pensant visiter sa mère-grand, s'arrête pour rapporter des fleurs et lorsqu'elle frappe à la porte, une voix chevrotante lui répond; impression de déjà vécu qui devrait lui (et nous) mettre la puce à l'oreille...trop tard, elle est prise au piège du loup et nul chasseur à l'horizon... sauf le lecteur qui complètera le récit à sa guise! *Salomé* offre

⁴ Malgré leur diversité, les contes sont souvent construits selon un modèle comprenant un nombre limite de relations. Un schéma type peut être déterminé en utilisant le rôle fonctionnel des personnages importants. Les actants de Greimas sont les suivants: sujet, objet, destinataire, opposant, adjuvant. Les relations qu'ils entretiennent forment le modèle actanciel. Le héros traverse des épreuves où il forge son caractère aidé par des adjuvants et dérouter par des opposants.

des similitudes avec *Les habits neufs de l'empereur*. Vous connaissez l'histoire du roi qui donna corps à une étoffe invisible tissée par d'habile artisans. La cour jouait le jeu de la dupe jusqu'à ce que la voix de l'innocence s'écrie: Le roi est nu! ... Votre souvenir s'arrête là peut-être? Pourtant, le conte d'Anderson continue... le roi se sachant nu, relève la tête encore plus haut et défie la vérité en gardant le jeu secret. Qui est alors la dupe? C'est l'électeur! Le chat de Thérèse, dans *La dame au chat*, tout comme le chat du marquis de Carabas la remplacera, ce qui lui permettra de changer d'état et de débiter une deuxième vie.

CHAPITRE II

LA NOUVELLE, C' EST COMMENCER ET FINIR SOUVENT

*La nouvelle, plus réservée [que le roman],
plus condensée,
jouit des bénéfices éternels de la contrainte:
son effet est plus intense;
et comme le temps consacré
à la lecture d'une nouvelle est bien moindre
que celui nécessaire à la digestion d'un roman,
rien ne se perd de la totalité de l'effet.*

*Baudelaire, 1859
Art Romantique, XX, IV*

Pour Baudelaire et Poë, la nouvelle a un avantage sur le roman puisque sa brièveté permet une lecture non interrompue, non brisée par les arrêts et reprises. Selon Edgar Poë, le pouvoir de maîtriser la nouvelle «at one sitting» permet un effet de composition «single and unique» (cité par Monfort, 166). Cet effet d'unité laisserait ainsi à la lecture un souvenir plus puissant et une unité d'impression; la nouvelle acquerrait de ce fait, toujours selon Poë et Baudelaire, une supériorité par rapport au roman. Tout comme le conte et le poème, la nouvelle est donc « faite pour être lue d'un coup, d'une seule fois. Dès qu'il y a un «à suivre», dès qu'on laisse le lecteur en suspens, on verse dans le genre «roman» -qui n'en est plus un car il ne comporte plus de lois. » (Gide, *Attendu que*, p.84, *Robert*, 665) Cette particularité des récits courts permet de percevoir «l'effet d'unité»

comme principe esthétique et doit laisser en tête le goût d'une liaison passagère inassouvie⁵ non par son manque de consistance mais par sa brièveté.

La nouvelle, c'est commencer et finir souvent. C'est proposer au lecteur la jouissance des débuts et des fins se succédant à un rythme rapide, mais aussi, la substitution et la contrainte des discontinuités et renégociations des éléments déjà perçus par le lecteur. Par sa brièveté, la nouvelle «est un genre qui met en scène la jouissance de commencer et de finir, de naître au texte et d'en mourir» (Carpentier, 41) et ce, tant du point de vue du lecteur que de celui de l'auteur. Le nouvelliste, tout comme le poète, réunit ses textes en recueil au genre clairement identifié : nouvelles, poèmes (avec un «s»). Son choix étant de travailler en discontinuité, le nouvellier joue du principe de la totalité en le subvertissant. Le recueil, tout comme une mosaïque créée à partir d'éclats de grosseur et de matériaux différents, forme un tout aux multiples facettes. Parfois, la nouvelle peut présenter des tableaux déjà ouverts, des épisodes déjà en place comme des

éclats de fresque ou s'orienter vers la miniature où l'on montre le plus possible avec une économie d'images. Chaque fragment, ou nouvelle, s'apparente à la synthèse complète d'un

La discontinuité fissure et subvertit toujours l'édifice notionnel de la Beauté classique fondée sur la perfection, la complétude, l'homogénéité formelle.

*Ralph Heyndels
(Carpentier, 43)*

⁵ Liaison passagère inassouvie tout comme ««Une passe» dirait même l'auteur Daniel Boulanger, puisque la nouvelle conte une expérience qui se consume dans l'espace même du texte.» (Blin, 116)

tableau ou d'une photo qui renvoie à l'avant, à l'après, au non-dit en présentant un moment de l'existence de personnages, d'objets, de lieux. Les lecteurs de nouvelles doivent se réclamer d'un certain esprit subversif pour apprécier la lecture d'un recueil de nouvelles qui est comme une promenade dans une galerie de tableaux ou dans un album photo. Comparativement, le lecteur de roman accumulerait de ses lectures plusieurs fois interrompues, des portions, des détails de tableaux sans pouvoir acquérir une vue d'ensemble, donc une perception amoindrie de l'unité d'effet.

La nouvelle ne peut en aucun cas être une forme fixe.

Architecture de l'inquiétude,
elle ouvre une voie vers nulle part,
mais ce nulle part est aussi le quelque part
d'une réalité qui surgit devant nous,
et que les feux tournants de la nouvelle
mettent soudain en évidence,
alors qu'on ne s'y attendait pas.

(Paratte, 30)

CHAPITRE III

LA NOUVELLE EST UN ART DE L'INSTANTANÉ

*J'en suis arrivé à penser,
que la véritable histoire de la vie n'est qu'une histoire d'instant.
Nous ne vivons qu'à de rares instants.*
Sherwood Anderson (Gadbois, 15)

(La nouvelle est un) révélateur du moment dramatique où paraît quelque chose qui ne pourrait supporter le foisonnement du conte ou du roman. comme l'érotisme de l'intimité. Un instant, fugace, incertain. Un flash. Un clin d'oeil sur ailleurs. (Paratte, 27).

Tout comme la photographie, la nouvelle est un art de l'instantané⁶ (Blin, 118). Elle doit impressionner le lecteur, c'est-à-dire laisser des traces comme sur une plaque photographique. Pour filer la métaphore, disons qu'un recueil de nouvelles correspond à un jeu de photos disparates où divers instantanés provoquent émotion, action et réaction de la part du lecteur. Celui-ci déménage d'un univers à l'autre, d'un instant à l'autre, d'une nouvelle à l'autre. Chaque nouvelle, offrant des prises de vue différentes, certes, mais en outre d'objets différents, joue de la lunette d'approche ou du grand angle de façon à proposer au lecteur une liaison passagère avec les personnages.

⁶ Par définition l'instantané se présente comme une photo prise à moins de 1/10 de seconde, donc une photo qui arrête le mouvement. L'instantané présente donc un fragment d'existence. Un arrêt sur l'image.

*La nouvelle semble n'être faite de rien
-sinon d'un instant,
d'un geste, d'une lueur,
qu'elle isole,
dégage et révèle,
qu'elle emplit de sens et de pathétique.*

Arland

(Gadbois, 15)

La nouvelle est une suite d'instantanés⁷ évocateurs qui sont insérés dans l'histoire (qui peut elle-même être un instant de vie) et qui jouent le rôle de révélateur d'émotions et de sentiments (Gadbois, 15).

La nouvelle fixe souvent des personnages au moment où, piégés, ils vivent ce que Alain Nadaud appelle «une position stratégique et intenable» (cité par Blin, 118) qui les rend vulnérables et les oblige à se démasquer, hâtant ainsi la conclusion du récit. Les personnages sont montrés en des instantanés⁸ qui sont autant de moments exceptionnels qui remettent en jeu leur existence; qui les placent à un tournant de leur vie ou de la situation vécue. «La nouvelle dit Arland, c'est la cristallisation d'instantanés arbitrairement choisis où un personnage est en conflit avec un autre personnage ou avec lui-même. » (cité par Gadbois, 15) Encadrés de matière anecdotique, ces instants, de saveur unique, ont une importance décisive dans la vie des personnages. Ils permettent la dramatisation d'une idée que le lecteur perd de vue mais qui resurgit en un autre instant. La chair anecdotique qui enlace ces instantanés livre des éléments qui en permettent la compréhension et les amènent vers leur conclusion. Ces instants, illustrations d'un simple fragment

⁷ Un recueil de nouvelles de Robbe-Grillet porte ce nom, *Instantanés*, aux éditions de Minuit. Charlotte Boisjoli a pour sa part écrit une nouvelle intitulée *Instantané* dans la revue XYZ, hiv.91, no. 28, p.11.

⁸ Ces instantanés, en photographie sont synthèse, renvoient à l'avant, à l'après, même s'ils ne présentent qu'une vision courte et arrêtée du présent.

d'existence, créent un effet d'illumination, de découverte, de reconnaissance: l'espace d'un moment, le lecteur se demande «comment cela va se passer» et non «comment cela va finir» l'accent étant mis sur les révélations faites par le jeu de l'instantané plus que par l'histoire. Ne devrait-on pas plutôt parler de l'essence révélatrice de la nouvelle? Peut-elle être considérée, comme un révélateur d'instant, ou pour reprendre la formule de monsieur Paratte des moments «d'érotisme de l'intimité»? (Paratte, 27)

Ces instants permettent de connaître les personnages, leurs états d'âme, leurs sentiments, par leurs comportements. Descriptions elliptiques, ces images sont soumises au lecteur: le personnage est immobilisé dans son

La concision extrême fait de la nouvelle une caméra tournante qui ne révèle que peu à peu, la linéarité devenant point de vue en spirale, l'étrange auquel nous sommes confrontés, alors qu'un coup d'oeil superficiel aurait pu nous laisser voir d'une façon plus ordinaire.

(Paratte, 20)

mouvement et apparaît dans le halo d'un projecteur. Le lecteur doit remplir les interstices et imaginer ce que l'instant laisse deviner. Les instantanés, aux sens denses et compacts, sont l'indication de l'incertitude du non-mentionné, le lecteur devant lire les images et les enchaîner en «fondus» cinématographiques.

René Godenne, spécialiste de la nouvelle littéraire, distingue deux catégories de nouvelles: les nouvelles-histoires et les nouvelles-instants. Selon lui, les nouvelles-histoires, sérieuses, graves, dramatiques, plaisantes et comiques, respectent la définition

traditionnelle de la nouvelle - récit bref, concentrant les faits dès l'exposition, au déroulement rapide avec une finale «choc»- . Les nouvelles-instants sont constituées d'instant révélation, confrontation, constellation où l'auteur s'attarde plus à l'évocation et à l'approfondissement d'un moment précis qu'à la narration d'une histoire (Godenne, 150).

"(Selon Godenne,) la nouvelle-histoire privilégie l'anecdote et le conteur. La nouvelle-instant ne s'intéresse qu'à un moment du temps, un gros plan qui laisse volontairement dans l'ombre l'avant et l'après. (Boucher, 21)

Empruntons à monsieur Godenne ses trois catégories d'instant sans pour autant être d'accord avec lui puisqu'il sépare nouvelle-histoire et nouvelle-instant. Que la nouvelle raconte une histoire ou non, elle est toujours instant! Ainsi, la nouvelle (histoire ou instant) est-elle une construction combinatoire des instants révélations, confrontations et constellations: une nouvelle peut n'approfondir qu'un instant et ainsi réduire à néant la matière anecdotique ou en présenter plusieurs qui seront encadrés d'éléments anecdotiques qui produiront une histoire.

L'instant révélation

Un tel type d'instant symbolise pour nous tous les autres instants passés et à venir: s'expriment là des sentiments latents...
(Godenne, 130)

Plusieurs nouvelles reposent sur une prise de conscience et l'instant révélation est présent lorsqu'un personnage nous est montré comme ayant soudainement, de façon consciente ou non, la révélation de son bonheur ou de son malheur. Perceptibles par le

lecteur, mais non exprimés explicitement dans la nouvelle, des sentiments latents se dégagent de cet instant. Ces instants riches de signification symbolisent l'essentiel de la vie d'un personnage car ils éclairent d'autres instants passés ou futurs qui ne sont pas nécessairement inclus dans le récit.

Uniques, mais pourtant pluriels par les renseignements qu'ils donnent sur les états d'âme des personnages, ces instantanés apportent une substance émotionnelle qui résonne et laisse une trace chez le lecteur. «Louisette sursauta. Les ronflements s'étaient amplifiés. Elle observa sans indulgence son mari. Ses rugissements de fauve édenté ne l'impressionnaient guère. À bien y penser, Jean ressemblait au vieux coq de la basse-cour. Déplumé, ratatiné, il avait perdu les attraits qui autrefois l'avaient séduite. Aujourd'hui, elle trouvait même indécent le spectacle de son mari affalé sur le sofa. Elle soupira» (*Douce quiétude*). Toute la vie de Louisette est là dans son regard de femme lucide. Son mari, déplumé, n'est plus le coq gaulois, coquetant et faisant son métier de coq qu'elle a connu, mais bien un coquard, un coq en pâte ... plus près du mollusque que du fier gallinacé régnant sur sa basse-cour. Cet instantané révélation exprime des sentiments latents et met en scène une prise de conscience qui viendra révéler toute l'histoire tout en filant la métaphore. La passion soudaine de Jean sera «cuvée, soignée, jusqu'à son éclosion prévue et planifiée» puis il faudra la «nourrir et l'entretenir» pour qu'un jour Jean parte vers de nouveaux rivages «Louisette et Madeleine en le voyant partir, eurent l'image d'un vieux G.I. coiffé d'un nid d'oiseau exotique». D'abord montré

en sa retraite comme la «mouche du coche», Jean, amoindri, déplumé, renaîtra coiffé par les femmes qui lui donnent la mouche -symbole de la féminité et de l'habileté-. Mais il ne sait pas en profiter et, monté sur ses ergots, livrera un combat suprême contre les truites, le perdra et finira par se faire plumer.

Parfois, les instantanés révélateurs ne sont pas uniques et se répètent ou se dédoublent avec de légères variantes. «Une porte claqua et un chuintement régulier se fit entendre. «M'man...» murmura Paul-André qui reconnaissait le sifflement familier des «gougounes» de phentex. Une vieille femme ratatinée dans sa robe à fleurs apparut dans l'encadrement de la porte» (*La caverne d'Ali Baba*). Deux instantanés sont ici superposés: le lecteur entend des bruits et «voit» Paul-André, qui entendant les mêmes bruits «voit» sa mère, cette vision de l'instant va résonner tout au long de la nouvelle. En effet, l'idée des relations mère-fils révélée ici revient clairement ou de façon sous-entendue. «Sa propriétaire, madame Poitras, en était folle! Il lui parlait de sa mère et elle voyait en lui le fils tendre et aimant qu'elle n'avait jamais eu.» Un deuxième instantané superposera, jusqu'à mêler leurs pantoufles, l'image de la mère et celle de madame Poitras, quand cette dernière volera au secours de Paul-André, «Il n'était pas encore cinq heures du matin lorsque madame Poitras et madame Beaupré descendirent l'escalier. Leurs pantoufles glissantes les obligeaient à se cramponner à la rampe. En arrivant en bas, elles soupirèrent, soulagées, en voyant le camion de Paul-André. (...) l'oiseau était au nid.»

Cette fois, c'est le lecteur plutôt que le héros qui imagine madame Poitras en mère poule, fidèle malgré les incartades de son pseudo-fils.

L'instant confrontation

C'est une véritable épreuve que vivent les protagonistes. (Godenne, 131)

Plutôt que de révéler une émotion, l'instant confrontation se dramatise et engage un affrontement et des épreuves entre les personnages, mettant leur existence en jeu ou les dressant l'un contre l'autre. Arland parle ici «de nouvelles ramassées autour d'un instant; mais d'un instant de crise, qui éclaire une vie» (cité par Godenne, 132) et qui correspond à la «crise» du théâtre classique. Cette confrontation peut s'accentuer tout au long de la nouvelle. L'évolution est alors rendue sensible par les commentaires du narrateur qui vient ponctuer les moments importants jusqu'au dénouement, dramatique ou heureux.

La nouvelle *Au palais du livre* propose des instants où sont confrontés, de diverses manières, mains et regards. Les trois premiers paragraphes de cette nouvelle nous présentent l'homme aux mains minutieuses et artistes seul avec sa passion. L'instant confrontation nous montre la caissière captant regard concupiscent et main caressante. L'homme et la caissière s'éprouveront tout au long de la nouvelle. La caissière désire sur elle les mains agiles mais n'est que voyeuse d'une passion qui l'excite. «Elle frissonnait, dès

qu'il portait la main aux cuirs anciens et sentait entre ses cuisses (...) les mains glissaient lentement (...) en une voluptueuse caresse. La caissière déglutit avec effort.» Tout au long de cette nouvelle, le narrateur omniscient signale les moments importants par divers marqueurs temporels indiquant l'évolution dramatique et ne fait parler qu'une seule fois l'homme («À quelle heure finissez-vous?») créant ainsi un instantané qui fait croire à la victoire tant désirée de la caissière; enfin, les mains sensuelles daigneront s'intéresser à elle et glisser sur son corps. Mais là n'est pas la clôture... l'annonce discrète placée par l'homme confronte en un dernier instantané le narrateur et le lecteur qui comprend alors que la caissière, tout comme lui, s'est fait piéger par le désir qui a fini par l'étrangler. Le lecteur et la caissière ont été bernés par le regard érotique du relieur. L'objet de sa séduction étant tout autre que celui désiré et anticipé.

Les dessous chics propose aussi des instants confrontations placés sous le signe du regard. Deux instantanés révélations nous montrent l'un à la suite de l'autre, la femme voluptueuse aux courbes imprécises et l'adolescent gauche et piteux. L'épreuve se joue dans les instantanés suivants entre le jeune homme qui ne fait pas le poids et le regard de Sandra . Mais la fin de la nouvelle renverse la situation; la jeune femme, les yeux fermés est dans son bain; Martin la regarde sans flancher , ferme la porte et gagne l'épreuve.

L'instant constellation

[Il s'agit ici], d'un drame qui concerne à un moment donné un ensemble de personnages. (...) Si, à première vue, l'argument de l'instant-

constellation apparaît plus étoffé, se décèle toujours le même refus de l'histoire parce que le sujet se cristallise autour d'un instant unique et important, et que sont fixés des états d'âme plutôt que des faits.

(Godenne, 132)

Très souvent constitué d' un mélange des instants révélation et confrontation, l'instant constellation se démarque par son déroulement parfois non linéaire, sur plusieurs plans. Il présente un drame, des instants uniques et importants qui concernent plusieurs personnes, comme la réaction de multiples acteurs d'un même événement.

Dans *Conquête à la plage*, un instant constellation fait scintiller plusieurs femmes autour d'un seul et même désir, la conquête de l'homme inconnu. «La petite femme au bikini fluo tenta en vain (...) Un concours de château de sable, des parties de pétanques (...) Le ballon, le fresbee (...) les plus belles cuisses de la plage (...)» Les premiers paragraphes présentaient en raccourci plusieurs constellations sur le thème de la séduction; les paragraphes suivants montreront en des instantanés rapprochés dans le temps, l'épreuve et sa gagnante.

Soumettant au lecteur une prolifération d'images, trois portraits éclairs se suivent dans *Voisinage*, constituant un instant constellation axé sur l'hier et l'aujourd'hui: «Présent, le voisin de droite ...Disparu, monsieur Tessier qui entretenait son carré de pelouse comme un vert de golf. .. Présente, à gauche...».

Formant un tout, les instants révélation, confrontation ou constellation jouent de la révélation, de la prise de conscience, de la remise en cause d'un moment ou d'une existence entière des personnages ou de l'action. Complices, ces instants viennent charmer le lecteur et l'inciter à poursuivre sa lecture.

CHAPITRE IV

LA NOUVELLE JOUE DU PIÈGE

*Le nouvelliste prend en quelque manière son lecteur en traître,
par surprise, l'introduisant dans un monde déjà créé,
donné pour existant dans son entier au moment où débute le récit.
Cl. Elsen, L'art de la nouvelle ou l'intensité de l'instant*

La nouvelle nous ravit dans les deux sens du terme. Elle nous enthousiasme, nous charme; elle nous captive, nous piège par ruse ou par surprise. Plus que le roman, la nouvelle, par sa brièveté, joue allègrement du piège en déjouant l'attente du lecteur face aux événements, à l'anticipation d'une chute. C'est-à-dire en «pervertissant» le contrat de lecture mis en place dès les premières lignes de la nouvelle par l'interaction du texte et du lecteur. Le contrat de lecture d'une situation textuelle est «l'ensemble des conventions et des contraintes qui régissent et garantissent son développement. Le contrat de lecture se présente comme un ensemble de trois types d'éléments: des modalités de lecture, une portée et un protocole de lecture." (Gervais, 19)

Les modalités de lecture correspondent à la base du décodage, à la familiarisation fonctionnelle avec le langage selon les codes appris à l'école: règles de syntaxe, de structure d'un texte, de fonctionnement d'un récit ou d'un discours. La lecture est prise dans un réseau d'habitudes culturelles qui ont pour base l'institution scolaire; on

l'enseigne à l'école et on montre aux enfants les modalités de lecture comme actes fonctionnels pour s'informer et s'instruire. La portée du contrat de lecture désigne le déroulement de la situation textuelle, les protocoles de lecture étant la façon dont le texte se présente, l'enchaînement des situations narratives. Pour parvenir à une compréhension d'un texte, le lecteur doit faire des hypothèses sur ses enjeux discursifs. Au moment de la lecture, le texte écarte ou confirme les hypothèses et le lecteur sollicité peut mettre en place d'autres stratégies d'analyse. Conditions minimales de la situation textuelle, les modalités de lecture permettent de décoder et d'interpréter les signes écrits et ne sont habituellement pas piégées ni remises en cause. Par contre, les scripteurs se jouent parfois des lecteurs en proposant des protocoles de lecture variés (ensemble des injonctions guidant la saisie du texte) et une portée du contrat de lecture déboussolante (enchaînement des situations narratives).

Le scripteur, tel un oiseleur rusé, piège le lecteur à ces deux derniers niveaux par le détournement de l'énoncé et cause une rupture du contrat de lecture. Le lecteur peut buter, perdre l'équilibre, refuser d'avancer, bifurquer ou perdre la trace. Louis Marin dans *Le récit est un piège* fait référence à un vieux traité de cynégétique du XVI^e siècle qui présente trois variétés de pièges qui sont autant de principes réglant leurs usages: les pièges de la fantaisie, de l'appétit et de la force (Marin, 11-14). Combinés entre eux en utilisant l'imagination, le besoin et le mouvement, ces pièges forment des armes redoutables où la proie vient tomber tête première. En nous servant d'exemples puisés

dans le recueil *Le Passé simple*, il est possible d'illustrer ces variétés de pièges en démontant leurs fonctionnements à des niveaux différents: soit à l'interne, par la façon dont le personnage est piégé, soit à l'externe, par la façon dont le récit piège le lecteur.

Le piège de la fantaisie

Le piège de la fantaisie est celui dans lequel on représente à son adversaire sa propre image, dans laquelle il se complaît. En provoquant son attachement et son arrêt par l'agrément qu'il en tire, on peut alors le frapper aisément et sûrement. (Marin, 13)

Le piège de la fantaisie (ou celui de Narcisse) attire et retient sa proie en lui proposant sa propre image; l'adversaire s'admirant, s'arrête et s'attache à son reflet. ««Je serai votre miroir» ne signifie pas «Je serai votre reflet» mais «Je serai votre leurre». (...)

Le leurre est en quelque sorte la reconnaissance du pouvoir sans fin de la séduction.» (Baudrillard, 97) On peut alors frapper l'adversaire en toute sécurité puisqu'il est subjugué par son image. Le principe et l'efficacité de ce piège sont issus de l'attraction, du redoublement et

On dit justement des miroirs qu'ils sont spirituels: c'est que le reflet en lui-même est un trait d'esprit. Le charme du miroir n'est pas de se reconnaître, ce qui est une coïncidence plutôt désespérante, mais bien dans le trait mystérieux et ironique du redoublement.

(Baudrillard, 138)

de l'imitation d'où naît le plaisir, sorte de charme⁹ qui inhibe les sens critiques.

⁹ Au sens d'ensorcellement, d'enchantement.

Les facettes du piège de la fantaisie sont nombreuses et parfois le personnage s'enferme lui-même. C'est le cas dans *Voisinage* où le pouvoir de la banalité est accrédité par les agissements mêmes du héros: «Lentement, il creusait son trou, faisait corps avec le voisinage et nul ne fut surpris, un matin vers la fin de l'été de l'entendre crier, succédant ainsi à monsieur Tessier: «Maudits vidangeurs, y pourraient pas faire attention, ma pelouse c'est pas une dump!»». Le piège de la fantaisie a frappé ici à rebours puisque l'image que le héros rejetait au début de la nouvelle l'a maintenant happé irrémédiablement. Un autre personnage, Marlène (*Les dés sont pipés*) ne vit que par la force de l'image qui lui est proposée par la voyante. Sans reflet, elle ne peut plus vivre et doit donc mourir, victime d'une appétence qui ne peut s'assouvir faute de modèle.

Deux nouvelles, *Rabbouni* et *La dame au chat* jouent sur l'identité de cet animal mystique. Marie prend d'abord le chat pour un bibelot, une «quelconque divinité, plus près du Bouddha que du Sphinx.» Ayant perdu l'image de l'animal devenu un Maître à penser, Marie est maintenant à la merci de celui-ci. Le piège de la fantaisie a bien joué, Marie se met en marche et retrouvera, sûr de son pouvoir, le Maître de ses mouvements en la personne de son père. «Les-yeux brumeux, elle entra dans la maison familiale et se jeta aux pieds de son père qui l'attendait d'un air impassible, sa canne blanche à la main: «Femme, pourquoi pleures-tu? Que cherches-tu? Marie reconnut alors la voix de Rabbouni et sut qu'Il était revenu.»

Thérèse, la dame au chat, tentera en vain de faire jouer le piège de l'appétit pour apprivoiser son «Léo». Mais le chat n'en gagnera pas moins la bataille car ayant délogé Thérèse, il usurpera son identité auprès de ses proches. «Mais «Léo» s'installait à sa place, près de la radio et écoutait sans se lasser, en ronronnant, les créations littéraires, anecdotes et défaites de ses neveux et nièces qui n'avaient point dérangé leurs habitudes.»

Le piège de l'appétit

On présente à l'homme que l'on veut prendre une chose dont il a besoin. Le désir violent qu'il a de s'en emparer, qu'il soit poussé par la soif ou quelque autre appétit, le rend impuissant par sa puissance même et le livre sans défense à une puissance bien moindre. (Marin, 13)

Le piège de l'appétit, selon le principe de la séduction, de la stratégie de la parure, fonctionne avec un appât. L'homme à capturer ne peut résister à ceux-ci: nourriture, boisson, femme, argent... ils sollicitent le désir de façon irrésistible. La puissance de l'appétit pousse l'homme ou l'animal à rompre l'équilibre d'une ouverture qui se refermera, le gardant alors prisonnier. La séduction amoureuse peut tout aussi bien produire le même effet que la nourriture ou la boisson mais l'appât devra être choisi avec soin et être combiné à une machination, produit de l'art humain.

Victime de leur appétit de fraîcheur, les personnages de *L'été 57* laissent le lecteur sur une note de recueillement qui achèverait l'histoire en une sorte de point d'orgue: «À leurs pieds, sur la pierre, deux d'entre eux, immobiles, semblaient dormir...

(...) Marie-Ange Paradis se releva en voyant arriver son monde, «J'ai pas arrêté de prier pour vous autre.» Rosaire ôta son chapeau, soupira et dit: «Serre pas ton chapelet, sa mère. On va n'avoir besoin.» À genoux, Elzéar se recueillit avant la prière aux morts...». Le lecteur est piégé par le mouvement lent et religieux, le piège de la fantaisie est déjoué (ou joué) et l'image d'Elzéar va reprendre sa place, son reflet: «Merci mon Dieu, astheur on va pouvoir veiller tranquille, amen». Dans *Le détrousseur détroussé*, monsieur Desbiens va attirer l'antiquaire par des «vieilleries» pour mieux le piéger, tout en veillant à se qu'il soit intrigué par les raquettes qui sont un bel exemple du piège de la force.

Le piège de la force

Le piège de la force ou du mouvement, dont le piège de l'appétit est une espèce, dissimule, sur le parcours de l'animal ou de l'homme que l'on veut prendre, l'appareil qui le gardera prisonnier. Inerte par lui-même, le piège trouve son essence par le mouvement et la force de sa victime qui l'empêtreront davantage. L'efficacité du piège est ici associée à sa dissimulation, son camouflage, puisqu'il n'attire pas par leurre ou appât, au contraire du piège de l'appétit.

Alice, l'héroïne de la nouvelle *Le passé simple*, est piégée par des dons qui la séduisent et endorment sa méfiance.

La séduction est un destin: pour qu'il s'accomplisse, il faut que la liberté soit là, mais aussi tout entière comme somnambuliquement tendue vers sa perte.

(Baudrillard, 145)

Elle est attirée dans une souricière dont elle ouvrira elle-même la porte. Bien qu'ayant soudainement réalisé sa position précaire, elle est entraînée par la force du piège, et de son propre mouvement, incapable de s'arrêter (tout comme le lecteur qui n'a pas su lire les indices dissimulés dans le texte), elle ira se jeter dans la gueule du loup: «En ouvrant la porte, elle comprit. Emportée par son élan, elle fit quelques pas, tendit son bouquet à l'homme et dit: «Grand-mère, comme vous avez de grands yeux!»»

Seul de son espèce parmi toutes les nouvelles, le conte *Le détrousseur détroussé* joue allègrement avec moins de finesse, mais autant d'efficacité, du piège de l'appétit et de celui du mouvement. De l'appétit, puisque l'issue de l'histoire du filou, déjoué par plus malin que lui, est annoncée dès le titre; du mouvement, par les raquettes elles-mêmes qui démontreront leur puissance par deux fois: malignement en punissant le brocanteur et tendrement en rajeunissant les deux vieux et en les piégeant à leur tour puisqu'ils seront entraînés par le rythme de la danse et redeviendront enfants.

Dans *Au palais du livre*, la caissière joue de ses appâts pour piéger le relieur. Alors que celui-ci semble insensible, le lecteur, se méprenant, attend la fin de la nouvelle qui semble convenue. Les deux derniers paragraphes freinent pourtant son interprétation et il doit retourner en arrière pour vérifier où il a perdu la piste. Il retrouvera alors les sources du piège du désir pervers dans les nombreuses descriptions des relations du relieur avec les livres.

Le lecteur est parfois mis en déroute par le scripteur qui dissimule sur son parcours des trous où il vient tomber tête première. *Conquête à la plage* laisse dès son début entrevoir un exemple type du piège de l'appétit. Le lecteur voit bien les femmes et la narratrice qui essaient par leurs charmes d'appâter un inconnu. Le lecteur sera toutefois berné par le scripteur qui amènera en «coup de théâtre» un évènement inattendu: «Finalement, c'est la grosse femme rousse qui a eu le plus de chance: son dernier né faillit se noyer.» . La nouvelle se terminera par un autre énoncé piège, pour le lecteur qui suivait une voie toute autre, celle du cortège des courtisanes: «Je lançai un regard noir à mes enfants. Quels ingrats tout de même!».

La banalité, l'art du piège, est le plus sûr camouflage possible et la nouvelle littéraire possède allègrement cet art. Le lecteur doit déjouer ce piège, découvrir l'étrange dans le banal; se déployant en peu de pages, la nouvelle joue de l'aventure qui est l'attente constamment déjouée de ce qui va advenir, de l'imprévu, du piège.

L'acte de lecture doit permettre de repérer dans le discours écrit le minuscule indice du piège, du trou où le lecteur risque de s'enfermer. Prisonnier, il continue néanmoins à produire du sens et s'égare dans une fausse interprétation. Tel un chasseur émérite, le scripteur a détourné l'énoncé pour piéger le lecteur qui, surpris, devra retourner sur ses pas ou suivre une autre piste afin de poursuivre son chemin. Séduction sous le discours, le piège est invisible: trompe-l'oeil, énigme ou hallucination, le piège est

défi au lecteur. La nouvelle, par sa concision, permet d'entrer dans le jeu de plain pied et crée en un pacte symbolique l'obligation de rester jusqu'au bout du jeu, de lire la nouvelle comme une tentative de séduction, une énigme dont la résolution est une «petite mort».

CHAPITRE V

LA NOUVELLE EST UNE OEUVRE DYNAMIQUE

*«La nouvelle est un récit bref
qu'on lit d'un coup, oui,
mais le plus souvent à l'intérieur d'un «genre long»,
le recueil,
d'où elle tire une part importante
de sa signification.»
(Boucher, 10)*

La nouvelle paraît habituellement à l'intérieur d'un ensemble soumis à la polytextualité: magazine, anthologie, recueil¹⁰. Assemblage d'un certain nombre de nouvelles, de fragments¹¹ à l'intérieur d'un tout, le recueil propose au lecteur une

Je mettrais au dossier ce qu'est le fragment pour moi: c'est un morceau de langage dans lequel il y a une jouissance à commencer et à finir.

Roland Barthes

certaine cohérence mais implique des forces opposées: centripètes par l'autonomie de chaque nouvelle; centrifuges par l'intégration à une continuité. Ces deux forces coexistent et s'affrontent;

la nouvelle est une oeuvre dynamique à la fois isolée des autres et liée à elles. Le recueil

¹⁰ «Le mot recueil voulait dire accueil à la fin du XVI^e siècle. Alors un recueil, c'est un accueil de toutes sortes d'émotions, de sensations, d'images. C'est bien que ce soit varié, diversifié.» Entrevue avec André Berthiaume (cité par Carpentier, 39)

¹¹ Dans le sens d'unités textuelles, de fictions brèves extraites d'une unité de publication.

de nouvelles génère une double lecture puisqu'il présente la nouvelle comme objet singulier et comme élément d'une série. Étant en relation avec d'autres textes, la nouvelle ne peut que ressentir les effets de la dynamique du nombre et de la cohabitation. En effet, le seul fait de rassembler des nouvelles, de les mettre en présence influe sur leur signification. L'auteur cherche à les valoriser en tant qu'ensemble plus ou moins homogène. Mais même si l'arrangement suggéré par l'auteur est important, il n'est que provisoire et «mouvant» par le principe de la permutation lors de la lecture: le lecteur étant invité, par la forme brève des

récits, au réaménagement continu du recueil; la table des matières l'attirant et l'autorisant à subvertir la mise en séquence choisie par l'auteur. Les permutations «lectorales» possibles sont d'un nombre infini¹² et échappent au contrôle de l'auteur qui met en place

C'est en essayant entre eux des fragments d'événements, que le sens naît (...) comme le bricoleur, l'écrivain ne voit le sens des unités inertes qu'il a devant lui qu'en les rapportant: l'oeuvre a donc ce caractère à la fois ludique et sérieux qui marque toute grande question; c'est un puzzle magistral ...

*Roland Barthes
(Essais critiques, 186)*

une «oeuvre à géométrie variable» (Boucher, 202), une construction dont il n'est pas maître. Chaque nouvelle n'est pas une pièce précise d'un puzzle, elle est plutôt une pièce dynamique «d'un ensemble en train de se faire donc de se défaire et de se refaire au gré de la réception.» (Carpentier, 44). Le recueil est soumis à l'interaction imprévisible où l'unité est à construire par le lecteur, il est oeuvre ouverte, oeuvre de tension continue

¹² N! factorielle de n: pour 10 nouvelles 3 628 800 permutations. $(N!) = n(n-1)(n-2)$

tant par l'ordre précaire, par la diversité des nouvelles que par la cohérence de l'ensemble. Certains motifs ou symboles réapparaissant dans différentes nouvelles développeront une thématique ou approfondiront un thème et modifieront ainsi la lecture à venir et celle déjà effectuée. Une nouvelle isolée ne sera plus la même, une fois intégrée à un ensemble.

La lecture d'un recueil est un mouvement où les liens se construisent dans l'esprit de chaque lecteur selon son parcours et les rapports effectués entre chaque nouvelle, établissant une animation du recueil ou

ce que j'appellerai une "constellation lectorale" ajoutant ainsi une deuxième dimension au texte. Au seuil du recueil, le titre propose, avant même l'ouverture,

Un recueil de nouvelles est "un livre toujours en mouvement, toujours à la limite de l'épars, rassemblé dans toutes les directions par sa division qu'il fait apparaître et maintient pour s'accomplir."
(Blanchot, 344)

un défi énigmatique et par le fait même séducteur comme l'a montré Baudrillard qui associe la séduction au défi à résoudre, à un "duel énigmatique". Le recueil accorde une attention particulière au titre qui chapeaute ses fragments puisque cet élément du paratexte détermine en partie le mode de lecture. Le lecteur tentera d'unir les motifs de ce titre (et de la nouvelle éponyme, le cas échéant) aux autres textes qui résisteront parfois plus ou moins mais s'uniront au fur et à mesure que les motifs réapparaîtront. L'étude du recueil comme entité est ainsi déjà commencée dès la couverture. -

LE PASSÉ SIMPLE

nouvelles

L'inscription générique quasi-obligatoire dans le cas des nouvelles souligne que «ce genre n'est pas acquis, qu'il a encore besoin d'être désigné pour être reçu» (Bérard,76); elle proclame aussi son appartenance à un genre fragmenté, discontinu et contribue à orienter la réception du livre. On peut dès lors feuilleter la table des matières, vérifier si le titre du recueil coiffe également une nouvelle et tenter de le décrypter.

Ici, *LE PASSÉ SIMPLE* renvoie directement au temps narratif «obstiné» par excellence (Robert): au XVI^e, selon la règle des vingt-quatre heures (Henri Estienne), ce temps désigne un passé lointain, comparativement au passé composé¹³. Hier et jadis sont les adverbes préférés du passé simple dit défini qui ne s'emploie presque plus dans la langue parlée, celle-ci lui préférant le passé composé dit indéfini. Le passé simple est donc associé au passé, à l'écriture, à la narration, à des oeuvres littéraires. Le mot «passé» (employé seul), c'est ce qui a été, le bon vieux temps, la tradition, les souvenirs, tout ce qui est en mémoire. Quant à l'adjectif simple, il réfère à une action «simple», courte, facile à suivre, compréhensible et est aussi entendu comme un élément indécomposable. En chimie, ne sépare-t-on pas les corps ainsi: les corps composés et les corps «simples»? Le passé composé et le passé simple? L'adjectif simple implique également un ensemble harmonieux par son homogénéité. C'est ainsi que, sémantique-

¹³ La frontière entre les deux étant constituée par la nuit qui précède l'acte de parole (Robert).

ment, notre titre s'oppose à l'oralité, au présent, offre l'association avec le narratif, les souvenirs sans affectation et un passé indécomposable. Cette dernière notion est ambiguë pour un recueil de nouvelles, de fragments qui suggère ainsi des arrêts, des départs, des sauts. Le passé simple, aux souvenirs familiers, sans détour, offert au lecteur avec naturel, chapeaute bien notre recueil.

La nouvelle d'ouverture est la moins sujette aux permutations et souvent, comme c'est le cas ici, elle prête son nom au recueil. Cette façon de faire démarque la nouvelle *Le passé simple* des autres puisqu'elle permet des pistes d'analyse et définit un univers qui viendra influencer le déchiffrement des nouvelles suivantes. D'une longueur moyenne (8 pages); cette nouvelle éponyme focalise l'attention en tentant d'induire une lecture; d'obtenir que celle-ci soit «la bonne»; d'«appâter» le lecteur en «donnant le ton». De fait, elle est d'une construction différente puisqu'elle est coiffée d'une affiche publicitaire servant de titre, où le passé et le féminin sont mis en valeur. On retrouve également un encadré publicitaire dans la clôture de la nouvelle *Au palais du livre*. Anonyme et énigmatique, il est toutefois différent quoique jouant lui aussi du «passé» et de «l'appétit des collectionneurs»! La nouvelle *Le passé simple* présente un homme attirant dans un traquenard une jeune femme par des appâts du passé: *Au palais du livre*, une femme mettant en évidence ses appas, affriandera un collectionneur du passé. Dans les deux cas, l'erreur sur la personne et sur «les appâts de l'appât» démontrera la puissance du piège de l'appétit et entraînera la mort.

Le jeu du passé-présent se retrouvant dans presque toutes les nouvelles, il y a là un lien créant une force centrifuge intéressante. Le temps s'écoule lentement dans les textes, l'impression d'attente est importante (mais

Le passé, c'est notre seule promenade et le seul lieu où nous puissions échapper à nos ennuis quotidiens, à nos misères, à nous-mêmes. Le présent est aride et trouble, l'avenir est caché. Toute la richesse, toute la splendeur, toute la grâce du monde est dans le passé.

Anatole France
(*Vie en fleur*, 111)

n'est-ce pas là un élément obligatoire pour une séduction réussie?). Les personnages prennent le temps de vivre leurs émotions et celles-ci sont souvent provoquées par un objet du passé qui sert également d'appât pour piéger personnages et lecteurs. Alice dans *Le passé simple* donne une vie nouvelle aux dentelles et chiffons qui séduiront et la piégeront. Les tatouages symbolisent le passé frivole de la vendeuse d' *Au palais du livre* et acquerront une vie nouvelle sur les livres anciens qui l'émoustillaient tant. Les raquettes, symbolisant le temps qui passe avec les saisons et la jeunesse perdue sauf... pour ceux qui s'aiment, font voyager dans le passé les vieux qui ont su retrouver leurs souvenirs volés par l'antiquaire dans *Le détrousseur détroussé*. *La caverne d'Ali Baba* fait cotoyer dans un capharnaüm, jeunesse et vieillesse, présent et passé et fait jouer un souvenir émotif pour créer une mise en abyme en incipit et explicit. Dans cette nouvelle, la fuite de l'ordre établi, du temps qui s'écoule, mène à la boucle fermée d'un karma. Cette figure du retour, qui rappelle celle de l'ouroboros, est visible à plusieurs reprises dans les nouvelles du recueil. La présence de récits proposant un cycle d'évolution refermé semble rompre avec l'évolution linéaire propre à la nouvelle et confirme les

forces centripètes en présence. Ainsi, *Rabbouni*, qui évoque un chat spirituel, et *Salomé* referment-ils la boucle en contraignant l'héroïne à s'enfermer dans son passé, dans la roue des existences qui condamne au perpétuel recommencement et symbolise sensiblement une pulsion de mort (tout autre ici que la "petite mort").

«La mode féminine» annoncée par la publicité de la nouvelle éponyme constitue également une force centrifuge. Effacée, soumise, complice ou tenant le haut du pavé, la présence féminine est marquée dans tous les récits du recueil. Comment rester indifférent devant cette figure qui vient s'inscrire en creux ou en relief; devant ces femmes qui sont les instruments de la métamorphose; qui unifient les textes par leur cohabitation dans le recueil. Figure temporelle et féminine, le tricot joue un rôle dans *La dame au chat*, *Douce quiétude* et *Ali Baba*. Cette production progressive, maille à maille, sans cesse interrompue par les événements n'est pas sans évoquer métaphoriquement l'écriture et la lecture des nouvelles. Thérèse dans *La dame au chat* va sortir de sa vie tracée à l'avance et laissera son tricot inachevé mais pour les autres tricoteuses, il n'y aura pas de répit tant qu'elles ne pourront reprendre le maille à maille, symbole de stabilité.

CONCLUSION

Collection de lettres, de mots et d'images, mes «installations» s'animent et prennent vie dans le recueil LE PASSÉ SIMPLE. Issues de la passion du découpage, les nouvelles sont fragments, filles de fragments et à leur tour font naître des images et le goût du collage. En effet, loin d'être figées, captives et statiques, des images s'échappent du cadre de l'écriture et viennent se poser sur la page blanche, illustrant ainsi, en une mise en abyme, quelques instants privilégiés des nouvelles qui les animaient.

Quoi de plus réducteur et décevant que de résumer et conclure une démarche d'écriture...

Écrire des nouvelles, c'est se colleter avec les mots, les émotions qui les composent, c'est être confronté aux images et devoir jongler avec leur dispersion volatile.

Écrire des nouvelles, c'est écrire au rythme de la discontinuité, c'est effectuer la réduction des personnages, des événements et des lieux pour se les approprier dans le cadre restreint d'un texte en action.

Écrire des nouvelles, c'est assumer la genèse de celles-ci, c'est assumer les liens de parenté, les gènes, les traits de caractère qu'elles se transmettent et qu'elles transforment lors de leur mise en recueil.

Écrire des nouvelles, c'est duper et se laisser duper par le jeu de la création. C'est percevoir, enfin l'élasticité de ce genre littéraire qui "ne peut en aucun cas être une forme fixe" (Paratte, 30).

Toujours comparée au roman, n'est-il pas temps d'effectuer un revirement et de rapprocher la nouvelle du poème? La parenté entre nouvelle et poème est repérable non seulement par les multiples formes qu'ils peuvent prendre tous deux, mais par leur "essence" et leur mode de publication en recueil. Le régime de publication polytextuel, généralement mis de côté lors des essais définitionnels de la nouvelle, créant un lieu de confrontation et d'affrontement; le recueil de nouvelles se doit d'être considéré comme une oeuvre de la modernité, vivante, mouvante et dynamique. Un mobile s'animant au gré des lectures.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLUIN, B. et SUARD, F. (dir.) (1990), *La nouvelle: définitions, transformations*, Lille, Presses universitaires de Lille, coll. «Travaux et recherches», 225 p.
- AUDET, Noël (1990), «Les genres littéraires», *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, p. 72-78.
- BARTHES, Roland (1964), «Littérature et discontinu», *Essais critiques*, Seuil, p.175-187
- BAUDRILLARD, Jean (1979), *De la séduction*, Paris, Denoël/Gonthier, 243 p.
- BERTHIAUME, André (1992), «À propos de la nouvelle ou les enjeux de la brièveté», *Écrits du Canada français*, vol. 74, p.77-90.
- BLANCHOT, Maurice (1959), *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. «Idées», p.326-358.
- BLIN, Jean-Pierre (1991), «Nouvelle et narration au XXe siècle. La nouvelle raconte-t-elle toujours une histoire?», *La nouvelle: définitions, transformations*, textes recueillis par Bernard Alluin et François Suard, Lille, Presses universitaires de Lille, coll. «Travaux et recherche», p.115-123.
- BÉRARD, Sylvie (1993), «Des titres qui font bon genre: de quelques particularités éditoriales de la nouvelle.», *La nouvelle: écriture(s) et lecture(s)*, textes recueillis par Agnès Whitfield et Jacques Cotman, Montréal, XYZ, coll. «Documents», p73-85.
- BOUCHER, Jean-Pierre (1992), *Le recueil de nouvelles: Études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal, Fides, 217p.
- CARPENTIER, André (1993), «Commencer et finir souvent», *La nouvelle: écriture(s) et lecture(s)*, textes recueillis par Agnès Whitfield et Jacques Cotman, Montréal, XYZ, coll. «Documents», p. 35-48.
- GADBOIS, Vital (1990), *20 grands auteurs pour découvrir la nouvelle*, Beloeil, La Lignée, 315 p.
- GERVAIS, Bertrand (1990), *Récit et action*, Longueuil, Le préambule, coll. «L'univers des discours», p.18-28

GODENNE, René (1974), *La nouvelle française*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «SUP», 176 p.

MARIN, Louis (1978), *Le récit est un piège*, Paris, Minuit, coll. «Critique», 145 p.

MONFORT, Bruno (1992), «La nouvelle et son mode de publication», *Poétique*, no. 90, avril, p.153-171.

PARATTE, Henri-Dominique (1993), «L'architecture de la nouvelle. Emergence d'un lieu vers ailleurs», *La nouvelle: écriture(s) et lecture(s)*, textes recueillis par Agnès Whitfield et Jacques Cotman, Montréal, XYZ, coll. «Documents», p. 15-33.

WHITFIELD, A. et COTMAN, J. (dir.) (1993), *La nouvelle: écriture(s) et lecture(s)*, Montréal, XYZ, coll. «Documents», 226 p.